





Mauthausen  
La lumière rejaillira



Claude COTARD

MAUTHAUSEN  
La lumière rejallira

## DU MÊME AUTEUR

INACCESSIBLE ÉTOILE, biographie.  
ALBERT SPAGGIARI OU LA PARADE DU FANFARON, document.  
LES LARMES DU DARFOUR, document.  
PARLE À MON PSY, psychologie.  
RAOUL, théâtre.  
LA ROSE ET LA RAPIÈRE, roman.  
LE MANUEL DU FIGURANT, manuel.  
MÉMOIRE D'UN VOYOU, roman.  
L'ENNEMI PUBLIC S'EST ÉVADE, théâtre.  
NOUS SOMMES LÀ, roman.  
C'EST AINSI QUE J'AIME, poésie.  
LE REFLET BLEU DE LA CYPRINE, roman.

© **Claude COTARD**  
claudecotard.e-monsite.com  
ISBN : 978-2-9600842-1-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# *L'arrestation*



Des tampons administratifs, des cartes d'identité vierges, et autres papiers, mais aussi des tickets d'alimentation, voilà ce dont avait besoin la bande de Clovis Courvoisier, alias « Fairbanks ».

Clovis est le chef d'une bande de résistants qui commence à faire un peu trop parler d'elle.

Ce sont tous des jeunes de seize à dix-neuf ans, cinq hommes et deux femmes, tous de Chaulnes.

La capitulation, ils la refusent, aussi mettent-ils occasionnellement leurs talents et leur jeunesse au service de la résistance naissante.

Sinon, en temps normal ils sont cheminots.

Avant la guerre, ils travaillaient à la construction des voies.

Ils viennent de réussir le braquage de la mairie d'Amiens, dans la Somme, ce 13 janvier 1943, mais de toute évidence il y a un traître dans la bande, une lope qui a balancé, l'avenir proche va le leur prouver.

Il est 5 h 30 du matin, ce 15 janvier.

Plusieurs camions militaires sont arrêtés au bourg de Chaulnes, où demeurent les membres de la bande de Courvoisier.

Cinquante hommes sont descendus avec des miliciens. Au bourg, des Allemands pénètrent chez M. Germain Roisel et lui demandent l'adresse de M. Courvoisier ?

— Conduis-nous !

Roisel refuse ; un milicien lui tire une balle dans le mé-nisque.

Il tombe ; on le jette dans une voiture. En route pour la kommandantur.

En silence, la maison d'un des membres de la bande, Hugo Blondin, est entourée d'un cordon de troupes. Il est immédiatement arrêté, bousculé par les miliciens devant le regard médusé de ses parents qui ne peuvent rien faire pour s'interposer. Ils seraient la cible des Allemands.

Hugo tente de se défaire d'une arme un peu trop compromettante, en le jetant dans un fossé, mais un boche voit son geste. Hugo se sent perdu.

Il esquisse un geste de résistance, le boche l'assomme d'un coup de crosse.

C'est à 6 h précises que, de la fenêtre de sa chambre, Clovis Courvoisier aperçoit des Allemands se faulant derrière la murette, protégeant son jardin, rue Aristide Bruant.

L'un des Allemands entre dans le jardin, monte le perron et frappe à la porte.

Marcel, le père de Clovis ouvre, il est poussé dehors et un Allemand lui demande dans un mauvais français où est Clovis.

Clovis paraît alors à la porte pour protéger son père et se présente un peu de biais, par rapport à l'extérieur.

Inspiration providentielle pour lui, mais pas pour son père ! Un des Allemands, de derrière la murette, balaie à quinze mètres l'entrebâillement de la porte, d'une salve de mitrailleuse.

Marcel tombe, gravement atteint.

Une balle atteint Clovis au biceps gauche, qu'elle traverse de part en part.

Il descend en courant les marches du perron, et, dans un sursaut d'énergie, réussit à franchir le jardin pour se jeter sur l'Allemand qui à tiré, mais un autre l'attrape par le bras blessé et le jette sur la route.

— Si quelqu'un des nôtres est touché, lui gueule l'Allemand, c'en est fait de toi.

Les Allemands le font s'étendre sur la pelouse ; l'un d'eux tire sur celui-ci deux coups de revolver sans l'atteindre. L'affaire est terminée ; en route pour la maison d'arrêt de Péronne.

Ils laissent Marcel baigner dans son sang ; c'est Simone, sa femme, et des voisins qui viennent à son secours.

Clovis à le temps d'apercevoir, de la voiture des Allemands, le docteur Mercerise, un chirurgien de l'hôpital de Péronne, en congé, penché sur son père.

Clovis et Hugo Blondin sont dans une voiture, gardée par deux Allemands, qui les menacent continuellement de leurs armes.

Ils sont conduits immédiatement à la maison d'arrêt.

Clovis a dix-sept ans, Hugo seize.



***Maison d'arrêt  
de Péronne***



Les camions s'arrêtent devant un grand casernement que les Chaulnois reconnaissent comme la maison d'arrêt de Péronne.

Les deux jeunes descendent et sont poussés vers une salle d'attente. Ils sont alignés à nouveau le nez au mur : c'est le rite. Un par un, ils entrent dans un bureau pour un interrogatoire d'identité.

Au greffe, on fouille Clovis et le dévalise.

Il perd alors son portefeuille, ses bretelles, ses lacets et tout ce qu'il a dans ses poches.

Quand son tour est passé, il retourne en silence le nez au mur décrépi de couleur vert diarrhée.

Un peu plus tard, après un appel nominatif, il est conduit en cellule.

Clovis est dirigé vers le bâtiment Est, réservé aux détenus de droit commun masculins, qui est le plus petit. C'est le quartier des politiques le plus grand en cette période.

L'aile droite est attribuée aux femmes.

En montant l'escalier de fer qui le conduit au deuxième étage, il se demande qui d'autre a été arrêté et son angoisse est grande. Il se demande surtout qui a pu les balancer.

Quand il franchit le seuil de la 77, quatre hommes se trouvent déjà dans cette toute petite pièce de trois mètres de long sur un mètre cinquante de large où il arrive en surnombre...

*Ces hommes, qui sont-ils ? Pourquoi le quartier des droits communs pour un acte de résistance ? Certes, l'opération contre la mairie peut passer pour un vol pur et simple, et c'est bien mieux ainsi, pense Clovis.*

L'accueil est cordial, ces hommes, que Clovis ne connaissait pas il y a encore un instant, le font asseoir à la meilleure place sur le lit.

Ils lui proposent à manger, mais Clovis n'a pas faim du tout. Ils sont là pour les mêmes raisons ou presque.

Braquages, cambriolages, proxénétisme pour l'un d'entre eux.

Le fait que certains l'aient fait pour la résistance importe peu, ils sont là chez les droits communs et c'est toujours mieux qu'à la Gestapo.

La plupart ont mené le même combat, avec la même malchance. Quel prix vont-ils payer ? Ils l'ignorent, mais quel que soit leur sort futur, ils doivent s'efforcer de rester chez les droits communs, car on sait que les interrogatoires à la Gestapo finissent souvent très mal pour le prévenu...

La porte s'ouvre et Hugo est jeté brutalement dans la cellule.

Clovis et Hugo se serrent dans les bras l'un de l'autre, heureux d'être tous les deux vivants.

Hugo explique à Clovis qu'il a eu le temps de prévenir les autres avant le débarquement allemand dans Chaulnes.

Ils s'apprêtaient à prévenir Clovis aussi, mais a été pris de vitesse par les boches.

Enfin, Clovis soupire à la pensée que les autres ont pu s'enfuir à temps. Surtout Hamed Barraqui, puisque c'est lui qui les a dénoncés la veille.

Hamed avait été arrêté suite à une dénonciation, lui aussi, comme Juif, lui qui était musulman...

C'est pendant les interrogatoires et sous la torture (il avait été trouvé en possession d'un tract anti-allemand) que Hamed avait parlé de l'affaire de la mairie d'Amiens.

En camarades, comme s'il n'existait pas de différence d'âge,

chacun dans la cellule décline son nom ou son surnom et ses qualités.

Tous évitent de préciser pour le compte de qui ils travaillaient et surtout, par prudence, ne pas parler de résistance, il pourrait y avoir une taupe, un mouton. Il vaut mieux passer pour un truand que pour un résistant ici.

Le premier, Jeff le Montmartrois, est un braqueur parisien de vingt-cinq ans et qui a été arrêté alors qu'il croyait avoir trouvé une planque tranquille à Ham, un village voisin, après un énième hold-up dans la capitale.

Le deuxième est un proxénète d'Amiens, André Caput dit « Dédé le danseur », quarante ans.

Le troisième, Ange Coccioli est un autre braqueur, un Corse de vingt-deux ans, arrêté après le casse du bureau de poste de Péronne.

Le quatrième, Antoine Beretto dit « Tonio », trente ans, est également soupçonné d'avoir participé à une série de hold-up.

Clovis, dix-sept ans, qui se présente comme un braqueur pris pour l'attaque de la mairie d'Amiens, prétextant les tickets de rationnement et les laissez-passer.

Enfin Hugo dit « Le Gitan », seize ans, se présente comme un ami de Clovis, braqueur lui aussi bien sûr.

La captivité de Clovis et Hugo, à Péronne va durer un mois. Ils y occuperont deux cellules : la 77 au 2<sup>e</sup> étage et la 13 au rez-de-chaussée.

Par un fait du hasard en effet, par un concours étrange de circonstances, ils finiront la guerre sans jamais être séparés.

Les deux cellules, la 77 et la 13 donnent sur une cour commune à l'aile gauche des femmes.

Ces cellules, d'à peine cinq mètres carrés, aux murs blanchis à la chaux, sont relativement propres.

Éclairée par une petite ampoule électrique enfermée dans une bulle, la cellule comporte un lit de fer, une table accrochée au mur et un petit lavabo avec l'eau courante.

Un trou près de la porte servant de W.C. à la turque.  
La porte munie d'un judas qui sépare du monde.

Derrière de solides barreaux, un large vasistas s'ouvre à deux mètres du sol.

En montant sur le lit, on peut jeter un coup d'oeil furtif sur la cour, mais il faut faire très attention à ne pas se faire remarquer, car c'est interdit.

Ils disposent enfin de trois paillasses en moyenne pour cinq et, suivant le cas, d'une ou deux couvertures par homme.

Tonio Beretto prend tout de suite les deux jeunots en main. Ils sont aussitôt soutenus et conseillés, par une amitié paternelle.

Clovis a demandé à la bande de Chaulnes de ne bouger sous aucun prétexte s'il lui arrivait quelque chose, de manière à ne compromettre personne de la famille, ni des amis.

Mais, Hugo et lui les connaissent, ne vont-ils pas, les sachant arrêtés, perdre toute prudence et se déplacer, venir à Amiens, essayer de les faire évader et se mettre ainsi gravement en danger ?

Cette inquiétude les ronge.

Le lendemain matin de leur arrivée, Clovis et Hugo se dressent rapidement sur leurs pieds, commencent à s'habiller et rangent leurs paillasses. Derrière Clovis, Tonio se met à balayer la carrée avec un petit balai à main.

Puis il pousse les débris vers la porte, en attendant le moment où le gardien ouvrira, afin de les expulser dans le couloir selon l'ordre établi...

En fait, ce travail doit être assuré par le plus jeune détenu de la cellule, mais personne n'a prévenu Hugo des habitudes de ce nouvel hôtel meublé.

Hugo est tout à coup tiré de son apathie par une engueulade copieuse et fournie en allemand.

En ouvrant la porte, le soldat a vu Tonio balayer à sa place. Il se prépare à le gifler et à lui botter le train soigneusement quand Tonio s'interpose pour lui expliquer que Hugo est nouvellement arrivé. L'affaire s'arrange.

Inutile de préciser que, les jours suivants, Hugo saute sur le balai et que la poussière passe la porte par ses mains au moment voulu.

La cellule nettoyée, les couvertures pliées, tous attendent le jus et la demi-boule de pain d'un kilo qu'ils doivent partager dans la journée à raison de 200 grammes chacun.

Les premières journées de cellule, ils pensent tous à s'évader, se sortir de là, mais comment ?

Ils ne pensent qu'à cela, tantôt en marchant comme des ours en cage, tantôt en s'asseyant sur le lit, la tête dans les mains, pour rêver de liberté, de grand air et d'espace.

On a du mal à s'imaginer la mentalité d'un prisonnier lorsqu'on n'a jamais séjourné derrière les barreaux d'une fenêtre et les murs d'une prison. L'homme a besoin d'espace. Il veut pouvoir marcher, rentrer et sortir à sa guise.

L'homme, privé de droits politiques et de liberté de conscience, les conserve précieusement en lui-même quoi qu'il arrive. Il peut s'évader par l'esprit et la pensée...

Cependant, la liberté physique reste un besoin comparable à la respiration et la nutrition.

Si tous les prisonniers ne meurent pas, c'est qu'ils bénéficient de l'admirable faculté d'adaptation de l'humain. Ainsi, l'homme d'action, tout comme le travailleur manuel peut devenir un penseur et un méditatif.

Ceci explique bien des conversions chez les internés. Comme les puissants d'un jour ignorent tout des prisons où ils enferment leurs adversaires politiques, ils ne se doutent pas un seul instant de ce qui peut germer alors dans tant de cerveaux et de cœurs qu'on a coupés du monde.

À certaines heures, en particulier le soir, après la soupe, la surveillance se relâche un peu.

Elle permet alors des regards plus prolongés par le vasis-tas. Clovis et Hugo découvrent, au-delà du mur d'enceinte de sept mètres de haut, les étages supérieurs et les toits de nombreuses maisons. Tant de gens y vivent paisibles et libres à quelques pas d'eux, évidemment inconscients de l'angoisse du lendemain qui leur sert souvent la gorge.

Avec les événements et l'occupation, ces gens ne sont peut-être pas aussi paisibles que Clovis et Hugo le pensent, les rassure Tonio.

La plupart des prisonniers échangent alors des conversations avec ceux des cellules voisines, voire à de plus grandes distances.

Souvent avec les femmes qui sont dans le quartier en face du leur, les vasistas se faisant face.

Des familles entières sont enfermées là et s'entretiennent chaque soir avant de s'endormir.

Le mari appelle sa femme, la mère son fils, le père sa fille et le fiancé envoie des baisers douloureux à sa promise.

C'est l'heure de la nostalgie pour les esseulés et du réconfort pour ceux qui se confient leurs épreuves ou leur victoire du jour. Untel a été interrogé et n'a rien dit :

— Courage ! On les aura les Allemands !

Cela se gueule d'une fenêtre à l'autre.

Les fausses rumeurs fusent, mais ça n'a pas d'importance puisqu'elles remontent le moral :

— Les Russes sont à Varsovie !...

— Les Américains vont débarquer !...

— Il ne faut plus dire : on les aura. Il faut dire : on les a !...

Une jeune fille, Édith, les régale souvent de ses chants, vu que le quartier des femmes est en vis-à-vis de celui des hommes.

Certains entonnent *La Marseillaise* et autres chants patriotiques. Des Belges s'entretiennent avec leur accent. Puis, brusquement, tout se tait.

Édith demande le silence parce qu'on lui annonce l'arrivée d'une gardienne « peau de vache » surnommée « La chienne ».

Ce peut être également une sentinelle qui, attirée par le bruit, pousse un grand coup de gueule dans la cour.

Les prisonniers retombent alors entre les quatre murs de leurs cellules. Il faut, à cette heure, fermer le vasistas. On n'aperçoit plus qu'un ciel gris-noir qui assombrit les esprits et endeuille les rêves.

Le soir, à 19 h, la lumière s'éteint et les taulards doivent se coucher et faire silence.

Ceux de la cellule 77 relèvent les lits contre le mur, le lit qui prend trop de place et les gêne.

Ensuite, ils s'étendent sur les paillasses.

Cela ne les empêche pas de parler, quelquefois très longtemps, avant de s'endormir.

En France que ce soit dans un pensionnat, un collège ou une cantine, tout ce qui tourne autour de notre assiette revêt forcément une importance particulière, la France n'est-elle pas le pays de la gastronomie ?

À 12 h et 18 h, l'ordinaire consiste en la même soupe. Souvent très claire, elle se compose d'eau avec quelques feuilles de choux ou de carottes, voire de rutabagas. Les jours de fête, suivent deux ou trois morceaux de pommes de terre, un morceau de viande froide ou de fromage plâtreux.

Parfois, le Secours national ou la Croix-Rouge parviennent à leur faire distribuer un œuf ou un morceau de pain d'épice et c'est un régal.

Quelques jours avant Noël, leurs co-détenus les quittent.

Jeff le Montmartrois est dirigé vers le pavillon central, réservé aux « politiques ».

Ange Coccioli est lui aussi changé de cellule.

Beretto profite de son prochain départ pour donner à Clovis la clé de sa correspondance clandestine.

Dans certains livres qu'il envoie, il a imaginé de piquer des petits trous d'épingles sous des lettres pour composer des messages. Encore faut-il que ceux qui les reçoivent sachent les décrypter. C'est pourquoi il explique aux deux jeunots qu'il faut prendre l'ordre des pages à rebours et suivre avec attention les imperceptibles perforations.

Ce jour de Noël 1942, ils se retrouvent à trois dans la cellule, Clovis, Beretto et Hugo. Tous se posent des questions, en cette nuit qui est censée être magique.

Clovis : *Où est maman ? M'attend-elle à Paris chez sa sœur, comme c'était convenu avant mon départ ? M'attend-elle à Chaulnes, depuis mon arrestation ? De toute façon, quelle doit être son inquiétude sans son Cloclo ! Papa est-il vivant ? Seul réconfort en vue depuis trois ans après tant de misère, ce Noël, on devait le passer à Paris, en famille, et... je suis en prison...*

Hugo : *La chasse aux Gitans est ouverte, heureusement que le clan est débrouillard et soudé par le sang. Les roulottes doivent être loin maintenant, à l'abri j'espère. Peut être en Espagne... de toute façon dans le sud, Saintes-Maries peut-être...*

Hugo rêve de revoir Saintes-Maries-de-la-Mer.

Comme soutien moral, Tonio Beretto est aussi soutien matériel.

Il a reçu de chez lui force provisions de bouche dont une bonne part file dans la cellule voisine par l'intermédiaire d'un gardien complaisant.

Malgré tout il reste aux trois amis un réveillon confortable : huitres, pâté, sardines à l'huile, poulet, miel,

Gâteaux, pain d'épice et chocolat s'ajoute aux deux barres de chocolat, biscuits, pain d'épice et bonbons que leur font parvenir le Secours national et la Croix-Rouge.

Pour une prison, c'est un vrai banquet !

Mais le meilleur de tout, pour Tonio, c'est quelques cartes postales de Paris, surtout du quartier Pigale, Montmartre, la place Blanche.

Non seulement, après leur avoir soigné le moral et redonné de l'appétit, Tonio les nourrit, mais encore leur procure-t-il du savon, une serviette de toilette et des mouchoirs qui sont de véritables objets de luxe dans les cellules.

C'est que les copains encore libres de Tonio sont généreux et savent ce qu'est être enchristé<sup>1</sup> !

La cellule du trio a été occupée, avant l'arrivée de Beretto, par Lucien Botrange, un tueur de boches. Ce type était alors au

---

1. Emprisonné.

secret. Cela signifie qu'il était seul dans sa cellule et n'avait droit à aucune lettre ni aucun colis.

Prévoyant sa condamnation à mort et n'ayant rien à perdre, il avait résolu de s'évader.

Avec un ressort de montre, il avait scié un barreau de sa fenêtre, mais n'avait pu achever, étant changé de cellule la veille de son évasion.

Persévérant, dans sa nouvelle cellule, il avait recommencé et, ce coup-ci, réussi.

Il s'était glissé au dehors, à l'aide de couvertures et de linges. Au moyen d'un grappin, fabriqué par ses soins, il avait entrepris d'atteindre le faite du mur. Malheureusement le grappin était encore trop court pour le mur d'enceinte de sept mètres de hauteur. Se lâchant, il s'était cassé le tibia.

Affalé au pied du mur, les Allemands l'avaient exécuté sur le champ.

Mais entre temps, Lucien Botrange avait eu le temps d'informer le nouvel occupant qu'un barreau ne tenait plus qu'à un fil. Le nouvel occupant c'était Tonio Beretto.

Ce barreau cassé est bien tentant pour Tonio, mais l'occasion lui a manqué, étant vite rejoint par des co-détenus en qui il ne se fiait pas particulièrement. Avec Clovis et Hugo, il a confiance.

Depuis le départ des autres, et ce pendant plusieurs jours, cette possibilité d'évasion lui occupe profondément l'esprit.

Il manque cependant les moyens de la réaliser.

Tonio ne veut pas faire la même erreur que Lucien.

Le lendemain de Noël, le commandant allemand de la prison inspecte la cellule. Il a dû avoir la puce à l'oreille, car une heure après sa visite, on change Clovis et Hugo de cellule.

Si Tonio doit s'évader, il le fera sans ses deux amis.

Le 26 décembre, les deux jeunes permutent de cellule avec Jo Botrange qui est le frère de Lucien Botrange.

Tonio laisse des serviettes et plusieurs mouchoirs à Clovis. Il pousse même la gentillesse jusqu'à les forcer à accepter des

boîtes de sardines qu'ils vont partager bientôt avec les occupants de leur nouvelle affectation.

L'intention première de Tonio Beretto consiste à faciliter l'insertion de Clovis et Hugo au sein de leurs nouveaux camarades en apportant son écot à leur casse-croûte commun, c'est la coutume afin de ne pas passer pour un assisté. C'est important en prison.

Trois prisonniers occupent la nouvelle cellule des deux amis. Rachid Attia, trente-neuf ans, a été arrêté pour braquage et a occupé seul cette cellule pendant plus de trois mois. Depuis peu, on lui a adjoint des compagnons.

Le deuxième, Fred Meilhan, est un jeune voyou de dix-neuf ans qui a abattu un membre de la Carlingue (Gestapo française) parce qu'il allait arrêter un de ses amis, Samuel Cohen.

Roland Devauchel, un jeune de seize ans est le troisième larron. Ce jeune garçon a été arrêté le même jour que Clovis et Hugo, dans un appartement situé à deux kilomètres de chez eux.

Il a été surpris à voler du charbon à la gare de triage d'Amiens.

Quelques jours plus tard, Clovis et Hugo apprennent que Beretto a fini par être libéré.

Les boîtes de sardines de Tonio Beretto sont tout de suite appréciées. Peu de temps après, heureusement, Clovis et Hugo reçoivent des colis de Tonio, ce qui améliore aussitôt l'ordinaire.

Fred Meilhan n'en est pas moins grave pour autant. Son jugement doit être rendu par un Tribunal de Paris et il craint toujours de partir pour Fresnes ce qui l'éloignerait de sa famille.

En tout état de cause, il n'a pas d'illusion : le meurtre d'un membre de la Gestapo, même français lui vaudra la condamnation à mort !

Rachid Attia, qui a servi dans les spahis a quitté l'armée après l'armistice pour reprendre du service dans les braquages.

Marié et père d'une charmante petite fille, alors âgée de six ou sept ans, il a tout laissé en 1941.

Il ne supportait pas que sa famille ait faim, froid, alors il a

décidé d'aller se servir chez ceux qui profitaient amplement de l'occupation, principalement les collabos.

Son devoir n'était-il pas là ?

Hélas, s'attaquer au nid de guêpes a eu des conséquences et les allemands sont remontés jusqu'à lui. Bref, depuis huit mois, il est menacé de mort !...

Pourtant, il n'y a pas de plus joyeux camarade et meilleur garçon en prison. Il rit et chante constamment. Il leur apprend des airs de chez lui, en Algérie.

Fred Meilhan de son côté reste absolument muet à son sujet, tout comme d'ailleurs sur celui de son arrestation, se montrant beaucoup plus discret et méfiant à l'égard des autres par rapport à lui. Il faut dire que c'est, pour eux, encore un adolescent.

Il est particulièrement et durement maltraité à chaque interrogatoire.

Rachid Attia raconte en quel état il l'a vu arriver dans la cellule : sa face était tuméfiée avec un œil extrêmement abîmé et ses dos et fesses couverts de plaies dont il portait encore les marques plusieurs mois après.

Il a été battu pour avoir exécuté un collabo de l'Allemagne, un Français membre de la Gestapo, pour sauver un Juif. De là à passer pour Juif lui-même...

Heureusement, il n'est pas circoncis.

Dans la cellule, il règne une parfaite camaraderie et l'esprit d'entraide entre prisonniers à quelque milieu social qu'ils appartiennent.

L'atmosphère de la cellule 13 est plus jeune et plus gaie que celle de la 77.

Ils occupent leur temps en causeries, lectures et jeux d'échecs qu'ils ont fabriqués eux-mêmes.

Clovis peut lire plusieurs livres que Rachid reçoit de sa femme.

Rachid communique avec elle en écrivant sur du papier à cigarettes placé soit dans les ourlets du linge, soit sous les étiquettes des bouteilles de cidre qu'elle lui envoie.

Quelques jours après son arrivée à la 13, Hugo reçoit son

premier colis de sa famille gitane qui permet de participer, avec les autres, au ravitaillement de la cellule.

Puis, c'est Clovis qui en reçoit un à son tour de la part de Tonio Beretto.

Tonio a rejoint Paris et a repris ses activités, ayant retrouvé sa bande de braqueurs.

Il a envoyé à Clovis un complet bleu marine, un pardessus noir et une paire de chaussures en cuir.

Ceci permet à Clovis d'offrir son ancien pardessus gris et ses galoches à semelles de bois au jeune Roland Devauchel, qui n'a presque rien depuis son arrestation et n'est chaussé que d'un seul sabot, ayant perdu l'autre lors de son arrestation.

Nous avons vu qu'il est défendu de regarder par le vasistas.

Fred Meilhan s'y risque pourtant en montant sur le lit. Un sous-officier et un soldat entrent en trombe juste à ce moment-là.

Fred quitte son poste d'observation si rapidement que les deux Allemands n'ont pu reconnaître le fautif et interrogent tout le monde sur le nom du coupable.

Tous assurent que personne n'est monté sur le lit.

Ce silence complice leur vaut aussitôt une démonstration de la force allemande.

Ils sont conduits en sous-sol dans la buanderie dont le seul mobilier consiste en une table et un gourdin.

Les tortionnaires les menacent de tous y passer si personne ne se dénonce.

Comme personne ne bouge, ils leur laissent un instant de réflexion.

Ils l'emploient à persuader Fred de se dénoncer.

Il s'y résout de mauvaise grâce et est proprement injurié par le sous-officier qui lui reproche son mensonge.

Les militaires le couchent sur la table pour lui infliger trois coups sur les fesses qu'il comptera en allemand.

Le soldat lève son gourdin une quatrième fois, et à leur grande stupéfaction, le rabaisse et lui dit :

— *Hait ! Drei nicht vier !* (Ce qui était convenu et pas plus !)

Les interrogatoires en perspective sont, pour chaque dé-

tenu, un supplice moral qu'il est difficile de se représenter. Pour le supporter, chacun ramasse en lui toute son énergie et essaye de prévoir les questions pour leur fournir d'emblée une réponse aussi naturelle que possible.

Ils savent que la torture accompagne parfois les interrogatoires, moins que chez les politiques certes, mais tout de même c'est une éventualité qu'ils ne peuvent pas écarter.

Mais cet interrogatoire livré à leur sang-froid, leur endurance, leur volonté de silence, quand et à quelle heure va-t-il sonner ?

Cette incertitude cruelle est connue des geôliers qui l'exploitent contre eux en reculant parfois longtemps son terme.

Dans le cas de Clovis et Hugo, ce délai assez long les sauve, car ils n'ont pas été pris en flagrant délit, ils ont ainsi le temps de se reprendre en main et de préparer posément leur histoire, de se forger un alibi pour l'heure de l'attaque de la mairie d'Amiens.

Le 25 janvier, le tour de Clovis vient.

Un officier SS lui fait passer son premier interrogatoire.

À la lecture de son identité, Clovis se déclare ouvrier aux chemins de fer. Il raconte ne connaître Hugo Blondin que de vue, étant du même village. Quant au moment de l'attaque de la mairie d'Amiens, il était chez lui à se reposer après une longue journée de travail à réparer les voies à Bray-sur-Somme. Ils peuvent vérifier auprès de son chef de service.

Ce court récit tronqué est très proche de la réalité. Clovis a bien travaillé dans la journée sur cette voie, mais la nuit il était aussi réellement avec son groupe à la mairie en train de fracturer la porte de la mairie, arme au poing.

Clovis a arrangé son histoire pour avoir l'air d'un simple ouvrier bien tranquille. Elle semble prendre. Il s'en tire ainsi à bon compte, pour le moment et repart en cellule.

Pour Hugo, c'est plus compliqué, il a été surpris à jeter son arme dans le fossé. Il prétend que cette arme lui sert à se protéger des malfaisants, vu son statut de Gitan et en rapport avec ceux qui ne supportent pas son teint hâlé et ses cheveux noir corbeau.

Mais au moment des faits, il était dans sa famille, dans sa roulotte, et ça, plus de 25 personnes peuvent en témoigner ! Les membres de sa fratrie bien sûr. Le SS vérifie évidemment si Hugo est circoncis, la réponse est négative.

Quelques jours plus tard, Hugo est convoqué à nouveau pour savoir s'il n'a rien à ajouter.

Sur sa réponse négative, le SS se lance alors dans une déclaration de prosélytisme :

— Tu aurais avantage à t'engager dans la Gestapo française ! On sait que tu es un braqueur, un truand. À la Gestapo française, avec Monsieur Laffont à Paris, tu pourrais être un roi !

Hugo ne répond rien...

— Quelle opinion as-tu sur De Gaulle, Giraud et Pétain ?

— Je ne sais pas, je suis Gitan et donc les questions politiques ne m'intéressent absolument pas, répond Hugo évasi-vement, fidèle à sa tactique, avec un air de désintérêt.

— Les hommes courageux se battent à côté de l'Allemagne dans les rangs du Parti populaire français et autres groupes nazis français, reprend le SS avec un ton badin et protecteur attendant une réaction qui lui permette d'attaquer.

— Nous, Gitans, sommes très malheureux à cause de l'occupation qui dure depuis trop longtemps, répond Hugo, et nous n'attendons qu'une chose, la fin de la guerre, qu'importe pour nous le gagnant, puisque la France ne nous favorise pas non plus.

Ce n'est évidemment pas son avis, mais le SS ne peut rien obtenir de plus de Hugo. Hugo qui est un vrai patriote et a un amour immodéré de la France.

Il est obligé de lâcher qu'il habite un camp gitan à Chaulnes, dans la Somme, depuis les bombardements...

Il attend des questions sur ce qu'il y fait et sur ses relations, ce qui l'inquiéterait beaucoup pour la famille et les amis.

À sa grande surprise, le SS ne pose aucune question à ce sujet. Il n'est vraiment pas très fort, où alors pas en forme ce matin-là.

Avant chacun de ses deux interrogatoires, Hugo a une frousse terrible, non pas d'être torturé, il se sait dur à la douleur, mais de parler un peu trop. Nul ne peut dire ce qu'il serait capable

de révéler sous la torture étant donné les épouvantables traitements barbares qu'ils peuvent subir.

Le 2 février, l'adjutant de la prison entre précipitamment dans la cellule et appelle Roland Devauchel, Clovis Courvoisier, et Hugo Blondin.

Ils doivent rassembler leurs affaires pour partir.

Où partent-ils ?

Impossible de savoir. Ils entendent le même remue-ménage dans beaucoup de cellules des droits communs.

C'est bien le départ ! Quelques prisonniers échangent des renseignements.

— Vous pouvez partir pour Paris où il y a un centre de tri, avant les camps...

— À moins que ce soit vers Fresnes ou Compiègne qui sont des centres de départ pour l'Allemagne.

Les adieux à Rachid Attia et Fred Meilhan sont pénibles, car ils les quittent précipitamment.

Quelques instants après, Clovis et Hugo sont rassemblés près du corps de garde. Ils retrouvent tous ceux de Combles, Ham, Nesle, arrêtés dans des affaires similaires.

On leur rend ce qui se trouvait encore dans leurs poches à leur arrivée.

Clovis retrouve ainsi son portefeuille avec les photos de ses parents, ce qui est un réconfort.

Des SS arrivent et un officier leur explique en mauvais français qu'ils vont prendre le train.

Personne ne doit chercher à s'échapper sous peine de faire fusiller tous les autres.

On les rassemble par deux, dans le couloir de la prison avec leurs ballots, puis on les dirige sous bonne garde vers des camions dans lesquels ils grimpent. Les bâches en sont baissées et ils ne peuvent rien voir.

Cette fois, ils ne sont ni menottés, ni brutalisés, puis ils descendent dans la gare d'Amiens complètement déserte.

On les installe dans des wagons de troisième classe à raison de six prisonniers et deux sentinelles par compartiment.

Le convoi s'ébranle et roule vers l'inconnu.

La nuit tombante leur permet quand même de comprendre qu'ils se dirigent probablement vers Paris.

Hugo questionne les sentinelles qui prétendent ne rien savoir, sinon qu'ils se dirigent vers Compiègne.

La nuit se déroule assez agréablement. Ils sont de nouveau entre amis. Clovis est assis à côté d'Hugo, lui même près de Roland Devauchel, le gamin.

Le 5 février, à l'aube, le convoi manœuvre longuement autour de Paris. Dans la matinée, ils sont sur une voie de garage de la Gare du nord.

Hugo respire l'air de Paris à pleins poumons.

Son passé revient en force avec le souvenir de son enfance passée dans le quartier, entre la Gare du nord et la Gare de l'est.

Il subit alors une énorme crise de cafard qui se comprend facilement.

Il voudrait trouver le moyen de descendre de ce wagon et, sur le quai, courir vers le boulevard Magenta, rejoindre le faubourg Saint-Denis.

Est-ce qu'il ne va pas apercevoir ses frères, Manolo, Rocco, Gino, heureux de les retrouver après une si longue séparation ?

Il ignore que Gino est poursuivi par la Gestapo et que Rocco, ayant judicieusement reniflé l'odeur du roussi, est « courageusement » allé faire de la résistance en Provence.

Des trains de banlieue circulent tout près de lui, pleins de gens libres. Une vitre et un peu d'espace seulement les séparent.

L'envie de s'évader le prend...

Le convoi stationne à gauche de la gare, près d'une rampe par laquelle doit se faire le trafic des marchandises. Une vitre brisée, un bond, quelques 50 mètres à parcourir sur cette rampe qui s'élève rapidement au-dessus du train et gênera la réaction des sentinelles et... adieu la compagnie !

Tout cela passe et repasse dans sa tête.

S'y ajoutent des réflexions d'ordre plus intellectuel : une évasion non préparée a peu de chance de réussir et risque d'attirer des représailles sur ses camarades comme les en a menacés l'officier SS avant le départ.

Mais une raison principale emporte la décision et l'empêche d'agir. Comme pour la plupart de ses camarades, un optimisme vraiment incroyable lui fait croire que la guerre va bientôt finir. Les Russes sont sûrement à Varsovie et en février ou mars, au plus tard, comme Churchill l'a assuré, les Alliés débarqueront. L'édifice allemand s'écroulera alors comme un château de cartes. Hugo est sûr de pouvoir tenir au moins jusque-là !

Vers 10 h 30, ils quittent Paris.

Les plaines du Nord défilent bientôt avec tout ce qu'elles représentent pour Hugo.

La nostalgie le reprend... Il sait maintenant que ce train les conduit à Compiègne.

Ils y arrivent vers 15 h...



***Compiègne–Buchenwald,  
Le voyage***



En débarquant à Compiègne, Clovis et Hugo commentent les immenses affiches au portrait du Maréchal Pétain placardées à la sortie de la gare, accueillant les prisonniers.

Les deux camarades constatent, avec un peu de satisfaction, sur les visages des braves gens qu'ils croisent, la sympathie profonde et douloureuse que les prisonniers leur inspirent.

C'est pour Clovis, comme Hugo à la Gare du nord, un retour douloureux vers les paysages et les sites de leur enfance.

Ces routes pavées du Nord qu'ils aiment et qu'ils ont entrevues aux derniers passages à niveau.

Ils les foulent maintenant de leurs pas lourds de prisonniers.

Dans les rues, les trains, les gares et même certains chantiers de travail, la liberté prend une dimension encore jamais approchée, cette liberté qui semble si proche qu'ils la touchent presque du doigt sans pouvoir la saisir.

Les prisonniers sont conduits vers la gare de triage, un peu éloignés de la gare principale.

Le trajet est parcouru sous bonne escorte. Et là, à l'écart des regards civils, les choses changent radicalement.

Hugo, Clovis et Rolland montent dans un wagon étiqueté « 8 chevaux-36 hommes », avec d'autres camarades dont le nombre total approche la centaine.

Une fois installés, le wagon clos, ils se trouvent debout dans l'attitude de spectateur au milieu d'une foule.

16 h, départ. Hugo et Clovis se mettent à l'ouvrage pour pratiquer deux ouvertures dans la paroi du wagon, l'une près de la porte, l'autre dans la paroi opposée.

Pendant un ralentissement, trois hommes sautent du train, aussitôt une vive fusillade retentit puis le train stoppe et là commence le calvaire.

Les sentinelles, mitraillette au bras, arrivent en hurlant et vociférant des injures, profèrent des menaces à l'encontre de ceux qui essaieraient de s'enfuir, puis ils tirent une rafale de mitraillette dans les wagons.

C'est sur eux que retombera la sanction si des prisonniers s'évadent !

Il faut quand même dire que la plupart des simples soldats, des simples gardiens allemands, sont des hommes soumis à la hiérarchie SS.

Eux-mêmes sont terrifiés par l'attitude de leurs supérieurs SS, mais pour ne pas subir le même sort, ils obéissent sans discuter.

Cependant, on ne percevra pas la même attitude de la part des simples gardiens et de la part des SS, à quelques exceptions près.

Voilà pourquoi il ne faut pas confondre les deux, gardiens et SS.

Là, un groupe de SS particulièrement menaçants intervient et ordonne à tous de se déshabiller entièrement et de sortir du wagon. Chacun des prisonniers obéit donc, quitte son wagon pour monter dans un autre situé à une dizaine de mètres et ayant contenu de la paille, souillée par des défections chevalines.

Les coups de crosse sont distribués par les SS, en sautant du wagon, en défilant l'un après l'autre et en remontant dans les wagons du second train.

Un invalide est particulièrement malmené parce qu'il ne va pas assez vite. Un autre prisonnier tenu par les quatre membres reçoit des coups d'un cinquième soldat.

Tous sont plus ou moins blessés en entrant dans les wagons.

La panique est indescriptible et il faut plusieurs heures pour obtenir un peu de calme.

Il y a deux blessés graves et, dans la nuit, deux gardiens allemands réussissent à les isoler.

Toutes les issues étant closes, l'air devient vite irrespirable. Les prisonniers se tassent comme des bêtes traquées, certains d'entre eux ont de ce fait une respiration difficile et se débattent pour essayer de se dégager.

De nouveau, Clovis et Hugo tentent de refaire un trou, mais la chose devient quasiment impossible du fait qu'ils sont pressés comme des citrons les uns contre les autres.

À 4 h de l'après-midi, le lendemain, le train s'arrête à la gare d'Igel où, devant la population, tous doivent descendre du wagon, tout nus, pour rejoindre celui qu'ils avaient précédemment quitté afin de se rhabiller, mais la chose, de nouveau, est pratiquement impossible, leurs effets ayant été éparpillés à plaisir et ils n'ont que quelques secondes pour se vêtir.

Chacun s'empare des vêtements qu'il peut attraper à la hâte.

Clovis a un pantalon trop long et une chemise trop petite, pas de chaussures. Hugo, lui, trouve tout trop petit étant donné une forte corpulence musculaire. Il est pieds-nus lui aussi.

Comble de malchance, il tombe à ce moment-là de la neige fondue et c'est transis de froid qu'ils attendent sur le quai un peu de soupe qui n'arrivera pas à les réchauffer, ni à étancher leur soif, ne pouvant la boire qu'incomplètement à cause du manque de temps et de sa chaleur.

Soupe qui ressemble plus à un bol d'eau brûlante qu'à un bouillon ou une soupe. Les hommes se disputent puis paniquent.

Dans la soirée, la folie atteint facilement les quatre cinquième des occupants.

Certains comme Clovis et Hugo sont obligés d'en venir aux mains, prétextant de vouloir s'évader, les autres veulent les en empêcher.

Hugo a beau leur dire que c'est la mort qui les attend assurément au bout du voyage, les autres veulent encore croire qu'ils seront bien traités une fois arrivés.

Arrivés où ? Ils ne le savent pas, mais ils sont persuadés que le comportement des SS vient du fait qu'ils sont débordés pendant le voyage.

Que tout ira mieux après. L'Allemagne a toujours été un peuple bien organisé ! Ils vont vite s'en rendre compte, mais dans l'heure, Clovis et Hugo ne parviennent pas à s'évader, à cause des rêveurs. En attendant, les camarades les plus faibles étouffent, entassés par centaine dans les wagons. À chaque arrêt du train, on entend hurler : *Au secours ! À boire !*

Le lendemain matin il y a six morts, d'autres sont évanouis depuis plusieurs heures.

Clovis et Hugo ont gardé leur calme, recherchant une place contre une paroi, se frottant les tempes à l'aide de la condensation qui se trouve sur celle-ci, mais les pieds ensanglantés et souffrant de rhumatismes, gonflés d'œdèmes occasionnés par la station debout pendant trois jours.

# *Buchenwald*



À la fin de la matinée, ils arrivent à Buchenwald, sur la colline d'Ettersberg près de Weimar, Thuringe, Allemagne.

Les prisonniers sont pris en charge par les SS (*Schutzstaffel*) dès la descente du train et jusqu'au camp, par la route surnommée *Carachoweg*, partie de la route menant de la gare à la porte du camp de Buchenwald, avec des coups de crosse ou des coups de pied. Clovis et Hugo sont en rage alors que les autres commencent à baisser la tête et à moins sourire.

*Et si ces deux-là avaient eu raison ?*

Dès la porte d'entrée principale du camp (*Haupttor*) franchie, Hugo parvient à apprendre par un gardien (*Wachmann*) du corps de garde près de l'entrée du camp (*Jourhaus*) que Hermann Pister est le commandant du camp.

Au camp, toujours la tête pleine de rêves, les prisonniers sont persuadés qu'ils vont recevoir une soupe, puis que leurs bagages vont suivre.

Ils se croient à l'hôtel.

Or surprise, ils sont parqués près du bâtiment des douches et doivent attendre jusqu'au milieu de la nuit pour y pénétrer, se dévêtir de ce qu'ils ont pu se mettre sur le dos.

Ils ont le crâne rasé et le visage plongé entièrement dans un bassin d'eau, avant d'être douchés et désinfectés.

Ils ont compris cette fois-ci, mais il est trop tard !

C'est ensuite *Entlausung*, l'épouillage, une des activités principales des détenus.

Un pou signifie souvent la mort : soit parce qu'il propage le typhus, soit parce que les SS ne supportent pas les « pouilleux » : *Ein Laus, dein Tod !* (Un pou, ta mort !<sup>1</sup>).

Il y a aussi une *Entlausungskommando*, une équipe chargée de l'épouillage des prisonniers, pour ça et pour la *Kretze* (la gale), maladie généralisée dans les camps.

Enfin, c'est le *Effektenkammer*, le magasin de l'habillement où y sont stockés les vêtements, objets personnels, valeurs, etc., soustraits aux détenus dès leur arrivée.

Le magasin fournit les tenues rayées, et des couvertures... quand il y en a.

La tenue, évidemment sans essayage au préalable, contrairement à ce que pensaient encore quelques-uns : chemise, caleçon, pantalon et veste.

Pour les pieds, une paire de *Holzschuhe* (sabot de bois). Ces sabots qui sont le cauchemar des prisonniers : après quelques jours, les pieds sont en sang, ce qui immanquablement signifie que l'on ne peut plus suivre le rythme imposé par les SS et donc qu'on risque d'être envoyé à la chambre à gaz...

Un signe distinctif est attribué aux prisonniers.

Le triangle vert, pointe en haut, pour les *Berufsverbrecher*, criminels de droit commun, celui que reçoivent Clovis et Hugo, les deux *Kamerad* (camarade).

Les prisonniers s'adressent souvent l'un à l'autre de cette façon. Ils se tutoient toujours.

C'est presque une offense de ne pas le faire, à l'exception des kapos.

Kapo, c'est l'abréviation de l'expression dans le style de l'humour particulier des SS, *Kamaraden Polizei* (camarade policier).

Elle désigne le détenu responsable d'un kommando de tra-

---

1. Écriteau affiché dans les baraques.

vail ou qui dirige un service, par exemple : le kapo du *Baukommando*, le kapo de *l'Effektenkammer*.

Il y a dans certains camps des *Oberkapo*, « Grand kapo » (Dora, Gusen).

Choisis le plus souvent parmi les détenus de droit commun (verts) ils sont, à de rares exceptions près, des auxiliaires zélés des SS, se livrant aux pires sévices et brutalités.

Clovis et Hugo sont deux à être de rares exceptions.

En effet les *Grüne* (Vert), sont souvent des bourreaux sadiques et sans pitié pour les prisonniers, car les *Grüne* constituent en général l'encadrement des détenus (*Blockälteste, Kapos...*).

Rose pour les *Arschficker*, homosexuels.

Leurs situations sont souvent dramatiques, car ils sont méprisés par tous, aussi bien les bourreaux que les autres détenus.

Un triangle violet pour les *Bibelforscher-Bibelforscherin* témoins de Jéhovah. Secte refusant le service militaire (objecteur de conscience) et considérant Hitler comme l'incarnation de la Bête de l'Apocalypse.

Les membres de la secte furent internés dans les camps à partir de 1939. Ils seront tout particulièrement maltraités et appelés *mädchen* (fille). Terme donné aux prisonniers qui se mettent à la disposition d'homosexuels, ce que les SS les obligent à faire.

Rouge (*Rot*) pour les prisonniers politiques. La plupart du temps un communiste ou un socialiste.

Certains ont déjà un *Fluchtpunkt*, point cousu ou peint au-dessus du triangle sur la poitrine d'un détenu qui a tenté de s'évader<sup>1</sup>.

Clovis et Hugo sont dirigés vers un *Zugangblock* (block d'entrée « quarantaine » où sont placés les nouveaux prisonniers).

Les blocks de détenus mesurent environ 50 mètres par sept. Chacun d'eux est partagé en deux ailes (*Flügel*) A et B, situées

---

1. Par la suite, les évadés repris seront exécutés.

de part et d'autre de l'entrée et comprenant un dortoir (*Schlafsaal*), une pièce commune (*Dienstraum*), un poste d'eau et les W.C., souvent un *Kübel*, un seau hygiénique dans les camps sans toilettes.

Les *Kübelträger* sont les prisonniers transportant les seaux hygiéniques.

Il y a aussi les *Scheisskommando*, équipe transportant les tonneaux d'excréments, souvent une équipe de punis. La mortalité y est importante.

Un autre genre de block, du type *Pferdestall*, ancien modèle d'écurie de l'armée pour 52 chevaux, pouvait abriter jusqu'à 1 200 détenus.

Fiévreux, tant bien que mal Clovis et Hugo arrivent à prendre un lit voisin pour s'étendre. Ils attendront ainsi pendant quatre heures l'interminable appel.

Ils sont 750 dans le block, et après l'appel, plusieurs heures d'attente debout, en rangs serrés.

Pour la *Kost* (nourriture), ils touchent une ration : pain et bâton de margarine, parfois accompagné de *Kartoffel* (pomme de terre).

Ce sont les *Kesselkolonne* aussi appelés *Kostträger* qui sont chargés de transporter les marmites de nourriture, toujours des prisonniers.

Les pieds sont enflés, certains en sang, et entrent difficilement dans les sabots, de plus, ceux-ci, ne protégeant que la pointe des pieds, se prêtent mal à la marche.

Les prisonniers doivent rester vingt jours en quarantaine. Le règlement ne permettant pas d'entrer à l'infirmerie pendant cette période.

Se présenter à l'infirmerie (*Artzmeldung*) est toujours dangereux, car les SS envoient régulièrement tous les malades directement à la chambre à gaz lors de sélections souvent improvisées...

Ce temps-là est très dur pour beaucoup et rares sont ceux qui ne sont pas atteints de maux causés par les fatigues du voyage et le froid qui sévit durement.

Dans la plupart des camps, les nouveaux prisonniers sont mis en quarantaine pendant quelque temps dans des baraques spéciales : ils y sont continuellement battus et affamés, et ainsi habitués à la vie du camp qui les attend. Il n'y a plus d'illusions possibles. Beaucoup n'en sortent pas vivants.

C'est le camp d'accueil (*Auffangslager*).

Ce genre de camp sert de camp de passage, mais certains y restent très longtemps...

Ensuite Clovis, Hugo et d'autres rejoignent le camp de séjour (*Auffenthaltslager*), d'arrêt, camp de passage où les prisonniers restent souvent très longtemps également.

Pour leur part, le tempérament lucide et le sang-froid permettent aux deux camarades de réagir à plusieurs reprises.

Clovis se penche vers Hugo :

— Il s'agit de garder la diète et tout rentre dans l'ordre.

Hugo répond :

— Je me suis renseigné ; tu sais où nous nous trouvons ?

— Je sais que je suis entre les mains de mes ennemis.

— Nous sommes dans un camp de destruction. Un camp nazi. Un camp où l'on tue les hommes quand ils ne meurent pas assez vite. Le régime alimentaire et les conditions de travail sont calculés de telle façon qu'un homme qui entre ici en pleine force ne puisse pas y vivre plus de six mois. Ceux qu'on élimine sont en premier lieu les Juifs et les communistes. Dans les carrières que nous verrons peut-être, on a précipité des Juifs par milliers du haut des rochers immenses qui surplombent les fouilles. Quelquefois, on les oblige à rester au moment des explosions et des grappes humaines sont projetées, déchiquetées au milieu des éboulements de granit.

Clovis ne répond pas, il a entendu des témoignages discrets similaires de la part d'autres Français. Ainsi, les deux amis savent plus ou moins où ils ont mis les pieds. Ce n'est pas le froid qui fait mourir, mais les changements brusques de température, car, pendant la quarantaine, les prisonniers doivent stationner souvent plusieurs heures dans le costume indiqué précédemment, par une

température très basse et un vent glacial, le camp étant situé sur un plateau.

L'emploi du temps n'est pas fixe.

Les kommandos de travail (*Arbeitskommando*), soit internes au camp, soit externes, sont dirigés par le Bureau du travail (*Arbeitsstatistik*). Il applique les plans SS pour l'organisation du travail, prépare les transports, organise les nouveaux kommandos, tient à jour la liste de tous les kommandos dépendants du camp. Son chef SS est le *Arbeitsdienstführer*.

Cela dit, le camp de travail (*Arbeitslager*) ne désigne pas nécessairement un camp de concentration.

Il y a les équipes de prisonniers travaillant à l'extérieur du camp, mais y revenant chaque jour, (*Aussenkommando*). Hugo y entrevoit peut être une possibilité, mais il n'est pas au STO (Service du Travail obligatoire), il est dans un camp concentrationnaire, rien à voir.

À l'extérieur du camp, il y a « la carrière » d'où chacun doit rapporter sa pierre. À plusieurs reprises, il faut aller la chercher tout en bas de la carrière et c'est terriblement dur de remonter cette pente raide, soit par le gel, soit par la pluie et la boue ou la neige, avec ces sabots.

Triste spectacle que plusieurs milliers d'êtres humains en haillons, défilant ainsi d'un pas traînant et hésitant, comme au bagne.

Il y a aussi le kommando de construction (*Baukommando*), équipe chargée de l'entretien et de l'agrandissement du camp.

Ce dernier est sous les ordres de la direction des bâtiments, *Bauleitung*. Tous les kommandos de travail affectés à la construction et l'entretien des bâtiments et installations dans le camp et autour du camp sont sous son autorité.

Pour les mauvais sujets (aux yeux des SS), il y a la *Blutstrasse* (Rue du Sang) : rue construite par les prisonniers à un rythme meurtrier.

Les *Hausel*, prisonniers entretenant les baraques pendant que les autres sont au travail, sous les ordres du *Kommandofürher*, SS chef d'une équipe de travail.

Dès le début, Clovis et Hugo sont nommés *Lagerältester*.

Le *Lagerältester*, doyen du camp, est un détenu ayant la responsabilité de la gestion interne du camp. Il est placé sous l'autorité directe du *Lagerführer* SS. C'est la plupart du temps un droit commun. Le suffixe *Ältester* qui signifie littéralement « le doyen d'âge » n'est qu'une formule vide de sens. Ce n'est presque jamais le plus âgé, et c'est loin d'être le cas pour les deux comparses.

C'est à cette occasion que de nouveau ils croisent le chemin d'Antoine Beretto (Tonio).

Lui est *Lagerschreiber*.

Le *Lagerschreiber*, employé aux écritures principales du camp est toujours un prisonnier, à ne pas confondre avec le *Schreiber*, secrétaire dans chaque baraque pour tenir les registres.

— Heureusement que les nôtres ne nous voient pas, avec ces visages morts, ces yeux vides qui ont vu trop d'horreurs, leur déclare Tonio.

Clovis et Hugo eux viennent juste d'arriver, mais il est vrai que Tonio est méconnaissable tant il a maigri.

Il existe encore deux kommandos dans le camp.

Les *Sprengkommando*, équipe chargée de faire sauter les bombes non explosées. Kommando très mortifère, et les *Leichenkommando* équipe chargée des cadavres.

Enfin, chaque grand camp possède des dizaines de camps-kommandos extérieurs qui peuvent compter entre quelques détenus et plusieurs dizaines de milliers. Clovis et Hugo sont intégrés au kommando de construction et plusieurs fois de corvée de bois.

Ce sont des fagots qu'il faut porter sur un assez long parcours dans la neige. De plus, il faut ôter les sabots afin de pouvoir marcher, la neige se collant à la semelle de bois.

Les nazis ont fait abattre par leurs prisonniers des dizaines

d'hectares de forêt pour la construction du camp de construction de Buchenwald.

Un chêne, placé au milieu du camp, qui, selon la légende, est celui sous lequel le poète, philosophe et dramaturge Goethe (qui vécut et mourut à Weimar) avait l'habitude de se reposer, méditer et travailler, est épargné.

Étonnant symbole d'une Allemagne humaniste au cœur de l'horreur concentrationnaire nazie.

Un proverbe circule parmi les déportés : *L'Allemagne nazie devrait disparaître quand le chêne de Goethe s'abattraît.*

La première semaine, Clovis et Hugo reçoivent six piqûres. C'est un des seuls camps d'Allemagne où cela se pratique, dans les autres camps, il n'en est nullement question.

D'autres prisonniers veulent s'y soustraire, ils se méfient du *Lagerarzt* (médecin SS en chef du camp), mais ils n'ont pas vraiment le choix. Ici, le *Lagerarzt*, c'est Waldemar Hoven, responsable de l'euthanasie massive de déportés par injections. Injections de phénol et d'hydrocarbure, mais responsable aussi d'injections létales d'aconitine données à différents anciens officiers SS qui étaient des témoins potentiels dans les enquêtes contre Ilse Koch avec qui il avait une relation. Ilse Koch, « La sorcière de Buchenwald » (*Die Hexe von Buchenwald*) ou « La chienne de Buchenwald », l'épouse de Karl Koch, le premier commandant du camp, célèbre pour sa cruauté vis-à-vis des prisonniers.

Buchenwald, camp de concentration n°1 est dirigé intérieurement par des détenus politiques allemands, et les blocks de quarantaine ne comprennent que des Français, à l'exception de l'état-major du block composé de Russes et de Polonais. Bien des déportés meurent faute de soins, mais il y a encore à ce moment-là des réflexes humains.

Ainsi, 4 000 Français abandonnent leur ration de pain en faveur de camarades prisonniers de guerre russes qui en sont privés à la suite d'un refus de travail ; plusieurs exécutions sont préalablement opérées parmi eux.

Hugo et Clovis parviennent à se rendre compte à l'arrivage des colis de camarades plus anciens, que ceux-ci leur sont remis sans prélèvement par le chef de block.

Ils parviennent également à écrire une carte dont le texte est réglementé, mais comportant plusieurs lignes codées selon la méthode que Tonio Beretto leur a indiqué à la prison de Péronne.

En un mot, le camp central ne peut donner alors, aucune idée de la vie du déporté. De plus, beaucoup de familles de prisonniers étant sans nouvelles, pensent que les prisonniers seront rentrés en France pour la moisson.

Clovis et Hugo tentent ainsi d'informer les familles de la réalité des camps.

Hélas au bout de quelques cartes envoyées, le *Lagerführer*, sous-officier SS exerçant la fonction de chef de camp, trouve les petits trous dans les cartes postales suspectes.

Clovis et Hugo sont convoqués auprès du *Lagerkommandant*, officier supérieur.

Ils sont dès lors considérés comme des *Fluchtverdächtig* (prisonniers suspects d'évasion) et s'entendent annoncer leur transfert prochain. Pour où ? Ils l'ignorent encore.

En attendant, ils découvrent le *Fünf-undzwanzig* (25 coups de bâton). Une des punitions les plus communes dans les camps.

Pour se fortifier le moral, les deux camarades chantent ce refrain :

*Nous sommes des Déportés,  
Des bagnards, la tête haute,  
Qui n'ont commis d'autre faute  
Que d'être toujours Français.  
Nous irons par la Lorraine  
Avec nos sabots de bois  
Et les blés d'or de nos plaines  
Verront rentrer les Français d'autrefois<sup>1</sup>.*

---

1. Composé par Daniel Schilck.



*Le transfert  
à Mauthausen*



Le 15 avril 1943, Clovis et Hugo sont désignés pour partir comme travailleurs non spécialisés à Mauthausen (Autriche).

Après une visite médicale minimum, les deux camarades sont habillés en forçat, vêtement d'une étoffe synthétique, rayée bleu et blanc, ne garantissant pas des atteintes du froid, béret assorti, chaussettes informes et claquettes neuves.

Après avoir touché les rations journalières, ils sont conduits vers un convoi de 498 Français, 83 par wagons, le milieu de celui-ci devant rester libre pour les SS en faction se relayant très souvent. Dans le convoi total, 6 000 femmes et enfants.

L'intérieur du wagon, givré au départ, le restera tout le long du parcours, étant ouvert pendant trois jours et trois nuits pour effectuer environ six cents kilomètres, par un temps glacial et sans recevoir aucune nourriture.

À l'arrivée, il ne reste que 207 survivants du convoi des Français, soit 291 morts. Les enfants, dans les autres wagons sont tous morts. Suite à cela les SS deviennent très nerveux. Sur ordre de Berlin, 2 500 prisonniers, transport provenant d'Auschwitz, sont plongés dans de l'eau chaude, puis, par temps très froid, forcés de rester nus en plein air jusqu'à ce qu'ils en meurent.

La route de la gare au camp, cinq kilomètres, est faite presque en courant. Les prisonniers sont poussés comme un troupeau de bovins.

Les SS hurlent, frappent à coups de crosse et tirent des coups de feu.

C'est au cours de ce voyage que Clovis parvient à faire connaissance d'une jeune femme d'origine russe, Simonechka.

C'est une grande femme blonde qui devait posséder beaucoup de charme avant d'être déportée. Simonechka parle quelques mots de français, aussi Clovis apprend-il qu'elle a été arrêtée en allant à l'hôpital, l'hôtel Dieu, sur le parvis de Notre-Dame, où elle rend visite à son père mourant.

Lorsque les Allemands vinrent la chercher en janvier 1943, elle est déportée à Ravensbrück et en mai 1943 transférée à Mauthausen.

Beaucoup de ces femmes viennent d'autres camps dont Ravensbrück. Ce sont des Françaises, des Belges, des Hollandaises et des Norvégiennes classées ou encore des Tsiganes avec leurs enfants, des Hongroises, des Russes et des Polonaises.

***Simonechka***



La famille Brugmanovitch vit à Smolensk, au sud-ouest de Moscou.

Arrive la « Grande Purge » orchestrée par Joseph Staline en 1936-1938.

Il s'agit de la purge du Parti communiste de l'Union soviétique, de la répression des paysans, l'armée rouge de leadership, et la persécution des personnes non affiliées, qui se caractérise par la surveillance policière, de suspicion généralisée « saboteurs », d'emprisonnement, et de meurtres.

Fidèles au tsar Nicolas II de Russie et au régime du gouvernement provisoire, les Russes des armées blanches luttent contre l'armée rouge et contre les « armées vertes ».

Grégor et Natacha Brugmanovitch sont des Russes blancs, terme qui désigne la partie de la population russe n'ayant pas accepté la prise de pouvoir par les bolcheviks et lutte contre le nouveau régime lors de la guerre civile russe.

La Russie est à ce moment-là très affaiblie par la Première Guerre mondiale et la guerre civile opposant les « Rouges » communistes et les « Blancs » tsaristes (entre autres conflits internes : révolte des paysans, lutte des nationalités périphériques, guerre contre les autres formations socialistes) qui a généré 8 à 10 000 000 de morts.

La coalition des armées blanches étant mal coordonnée et peu soutenue par la population, la guerre civile est perdue et la

majorité des Russes blancs, dont Grégor et Natacha Brugmanovitch font partie, s'exile. Eux, ce sera pour Paris, à Montparnasse, là où les intellectuels et les artistes ont trouvé leur repaire. Montparnasse, c'est la Ruche. D'autres s'installent à Pigalle, les cabarets et les ateliers de couture exploitant la mode russe, alors à son apogée. À Billankoursk, les usines Renault embauchent encore à tour de bras.

Nous sommes en 1939 lorsque Simonechka Brugmanovitch fête ses seize ans.

Bonne à Paris, avenue Mozart, elle cherche dès 1940 à s'engager dans la résistance.

L'occasion se présente en octobre 1941 lorsqu'elle découvre que son patron en fait partie. Ce dernier l'engage et l'activité commence aussitôt.

Sans matériel et peu de moyens, des tracts sont reproduits à la main à la lumière d'une bougie jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Les textes ont pour but d'éveiller les consciences et d'inciter les populations à résister à l'occupant.

Il faut aussi trouver des armes, en particulier des revolvers.

Il est impératif de maîtriser sa peur alors que les Allemands fouillent les bagages à tous les coins de rue.

Outre son activité avec les tracts, Simonechka est agent de liaison dans les petits villages aux alentours de Paris, notamment à Saint-Denis où elle apporte des paquets de tracts au pied de la basilique. Son rôle consiste également à collecter de l'argent pour les résistants vivant dans l'illégalité.

Dans Paris occupé, elle achemine le courrier dans son guidon de bicyclette.

Mais, dans le même temps, la répression s'organise.

En juin 1941, on arrête 13 résistants dans le quartier des Halles.

En 1942, des responsables sont également arrêtés ; 14 arrestations sont encore effectuées au mois de décembre 1942.

Le 28 décembre 1942, à la suite d'une dénonciation Simonechka est arrêtée à son tour.

Elle se trouvait alors à l'hôtel Dieu, l'hôpital se trouvant près du parvis de la cathédrale Notre-Dame. Elle visite son père mourant (il a une cirrhose).

Au bout d'un mois elle est à nouveau transférée à Compiègne et le 27 janvier 1943 déportée à Ravensbrück.

Un mois après son arrivée au camp elle tombe gravement malade, atteinte d'une pleurésie.

Il est impossible de la faire admettre au *Rewir*, l'infirmierie. Son chef de bloc, une Espagnole, grâce à son obstination réussit cependant à l'y faire transférer, affaiblie, rongée de fièvre.

Heureusement le lendemain, elle échappe à la sélection, car le médecin SS est muté sur le front russe.

Il s'ensuivit une surveillance moins rigide pendant quelques jours. En cachette, une doctoresse russe lui ponctionna le poulmon à deux reprises et la fièvre tomba.

Mais un nouveau médecin SS arriva dans le block pour effectuer une sélection. À gauche, la vie, à droite, la mort. La doctoresse russe explique que Simonechka n'a qu'une simple bronchite lui évitant ainsi d'être gazée le soir même.

Elle vit les longs appels debout, à 3 h 30 sur la grande place, selon la désignation du travail qu'elles doivent effectuer dans la journée. Simonechka connaît encore la maladie et les coups de pied et de schlague dans la neige par -30 °.

Dans le camp, la vie est très dure à cause de la faim, des maladies, du travail.

Seule la solidarité entre prisonnières permet d'atteindre le jour suivant, car face à une volonté aussi monstrueuse d'annihilation, les déportées disposent de deux atouts qui fortifient leur extraordinaire pouvoir de résilience<sup>1</sup>.

L'un est leur esprit de résistance alimenté de toute une expérience militante. L'autre, devant les tentations du chacun pour soi et de l'abandon tient au sens de la solidarité qui les anime.

Solidarité humaine et solidarité politique, solidarité nationale

---

1. Robustesse.

et solidarité internationale qui permettent non seulement de sauvegarder leur dignité, mais de rester jusqu'au bout, debout.

Mais un matin de mai 1943, Simonechka est désignée pour un nouveau transfert vers Mauthausen, c'est ainsi qu'elle fait la connaissance de Clovis<sup>1</sup>.

Dès son arrivée dans le camp, Simonechka et ses camarades sont passées à la douche en se demandant bien ce qui allait leur arriver puisque toutes devaient disparaître.

Elles sont sauvées parce que ce voyage a duré quelques jours et qu'entre temps, une lettre est parvenue à Bernadotte, comme quoi ce convoi est en grand danger et Bernadotte (responsable de la Croix-Rouge) a négocié leur survie avec Himmler.

Elles sont « recueillies », si l'on peut dire, par des kapos hommes, il n'y a pas de femmes.

Elles sont épouillées, se retrouvent face à des camarades de déportation, des déportés hommes.

Ce sont de jeunes prisonniers russes très corrects avec elles. Elles sont emmenées dans les blocks 16, 17 et 18, blocks de quarantaine. Simonechka est au 17 ; au 16, il y avait les plus malades et les blessées.

Il y a aussi un *Puff*, c'est-à-dire un petit bordel (pas le grand bordel pour les SS) qui sert aux kapos.

Les déportées résistantes ou politiques, elles, ne subissent pas de violences sexuelles, mais une grande humiliation.

Il y a ensuite l'angoisse d'une première sélection qui envoie des femmes sur Bergen-Belsen, dont la plupart ne reviendront pas.

---

1. Environ 8 500 femmes sont passées par Mauthausen à partir de 1942, une moitié d'entre elles n'a pas été enregistrée.

# *Les femmes*



Tout au long de sa vie, une femme est tourmentée par mille misères physiques qu'elle a l'habitude de supporter sans se plaindre.

Ici, les femmes résistent plus longtemps. Ce sont elles qui transmettent la vie. Elles ne l'abandonnent pas aisément.

Et en effet, malgré la privation de nourriture, de sommeil et d'hygiène, les disputes qui vont bon train, les vols qui ne sont pas rares, on voit naître aussi de petits îlots d'entraide, de rapports civilisés, d'amitié, qui facilitent la vie quotidienne. Le comportement des groupes féminins est plus adapté à la survie en situation extrême.

Dans un groupe de détenues obligées de vivre dans des conditions inimaginables de promiscuité, pour améliorer la nourriture, les vêtements, les installations pour la nuit, les femmes se débrouillent mieux que les hommes.

Ceux-ci, dans les mêmes conditions, laissent éclater des poussées de violence ou préparent des coups bas qui peuvent aller jusqu'à la mort.

Les luttes pour les petits postes dans le camp des hommes ont été parfois mortelles.

Les antagonismes politiques entre détenus masculins étaient aussi plus prononcés qu'entre femmes.

Ces comportements différenciés se retrouvent au niveau de la garde SS.

La brutalité des gardiens à l'égard des hommes est plus nette que celle des gardiennes à l'égard des femmes.

Les gardiennes giflent beaucoup, mais leurs coups de gourdin sont moins fréquents et moins violents. Même leurs piétinements à coups de botte ne parviennent pas à faire mourir une détenue. Elles vont chercher un SS qui rapidement finit le travail.

Il n'y a pas de « poteaux » dans les camps de femmes. Le supplice du poteau existait déjà au Moyen Âge : la victime est suspendue au haut du poteau par ses bras retournés en arrière et n'a pas d'appui pour les pieds<sup>1</sup>.

Les femmes sont, indifféremment aux hommes, soumises à d'abominables pseudo expériences médicales (vivisection et infections volontaires des jambes de jeunes filles ; stérilisation de Tsiganes, hommes, femmes, petits garçons, petites filles ; exposition à des gaz de combat ou à des basses pressions mortelles, etc.).

Des détenues atteintes de malformations, légères ou sévères, disparaissent dans l'infirmerie et n'en reviennent jamais.

Une paralysie faciale, une pilosité anormalement développée suffisent à causer la disparition.

Le travail est pour les hommes une cause de mortalité importante, alors que pour les femmes, la SS tient généralement compte, dans une certaine mesure, de leur moindre force physique. Ainsi, on n'envoie pas de femmes dans les carrières ni dans les briqueteries qui sont de grandes pourvoyeuses de mort.

Cependant il y a quelques exceptions : des femmes sont employées pour les constructions de baraques, le creusement de tranchées ou le déblaiement de villes bombardées.

Les détenues de Ravensbrück et quelques-unes de Mauthausen, dont Simonechka, sont envoyées à Amstetten, un nœud ferroviaire près de Mauthausen, pour déblayer la gare qui est bombardée à plusieurs reprises par les « forteresses volantes » américaines.

---

1. Le tristement célèbre gestapiste Klaus Barbie utilisait ce supplice à Lyon. Lui n'hésitait pas à soumettre les femmes.

Elles arrivent sur le terrain où il faut porter des poutres très lourdes, tirer les rails. C'est épuisant.

Encadrées par de très jeunes SS de seize à dix-sept ans, des petites brutes, des sauvages, endoctrinés par la *Hitlerjungen*, Simonechka voit ces jeunes jeter des pierres à des femmes pour les faire travailler plus vite, des femmes qui auraient pu être leur grand-mère.

Une trentaine de femmes dont 12 Françaises sont mêmes victimes d'un bombardement le 20 mars 1945. Des détenues horriblement blessées ne reçoivent aucun soin et meurent dans la nuit qui suit.

Chez les femmes, les morts au travail ne sont pas rares, cependant. Les gardiennes (*Aufseherin*) sont armées d'un gourdin, et d'un pistolet dont elles n'ont le droit de se servir qu'en cas de légitime défense.

Un détail qui aggrave la situation des détenues est la taille des objets de la vie quotidienne, calibrés pour des hommes.

Ainsi des bidons de « soupe » ou de « café », ou des outils de terrassement : la *Trag*, caisse avec quatre poignées qui, vide, est déjà trop lourde pour pouvoir être soulevée, ou les pelles dont le manche est trop long et trop gros pour des mains de femmes.

Mais les détenues savent aussi ruser avec les ordres.

Un jour, une équipe doit rentrer à minuit, l'équipe de relève du jour suivant doit partir à 2 h du matin. À minuit, personne... elles ne rentrent pas... Simonechka et ses camarades apprennent qu'elles ont été bombardées.

Là-dessus, elles se révoltent. Elles décident qu'elles ne partiront pas.

Face au SS, ça demande une certaine audace évidemment, mais Simonechka et son amie Zohra n'en manquent pas.

Le Commandant arrive, revolver à la main :

— Si vous ne partez pas, j'en abats dix tout de suite...

Malgré cet acte de résistance, les femmes sont bien obligées de partir alors que les SS eux-mêmes ont très peur des bombardements. Toutes rentreront le soir épuisées.

Au deuxième relais, les SS décident de ne plus les envoyer pour deux raisons : ce travail est inefficace (elles sont épuisées et c'est trop lourd pour elles) et les civils autrichiens commencent à leur apporter quelque linge et cela fait très mauvais effet...

Simonechka, Zohra et les autres restent dans le block de la quarantaine jusqu'au début avril.

Certaines femmes marchent difficilement et quelques-unes ont des fractures du bassin, des jambes. Elles descendent l'escalier de 186 marches inégales par des *Stubel*, espèces de cuves à pain, deux manches d'un côté, deux manches de l'autre. Les SS réquisitionnent des hommes pour porter ces femmes.

Ces cuves étant trop petites, les bras et les jambes dépassent, imaginez cette descente...

Arrivées dans un champ, désert de pierres apocalyptique, on emmène les trois blocks de femmes dans une espèce de grange dans laquelle on les entasse, avec trois chefs de blocks.

Parmi les chefs femmes, une dirigeante de bordel particulièrement dure.

Les bordels dans les camps de concentration nazis sont destinés à un petit nombre de détenus masculins (la grande majorité des déportés n'ont jamais eu accès à ces lieux et surtout pas les Juifs ou les Russes).

L'opération poursuit deux buts.

D'une part, la visite au bordel doit servir de récompense et de stimulant afin d'augmenter l'efficacité du travail forcé des détenus ; cette faveur entre dans un système de cinq niveaux de récompenses qui comprend :

- 1) l'amélioration des conditions de détention,
- 2) l'amélioration du ravitaillement,
- 3) une prime d'argent,
- 4) l'approvisionnement en tabac,
- 5) la visite au bordel.

D'autre part, ces visites ont pour objectif de réfréner l'homosexualité parmi les détenus, voire de les « rééduquer ».

Les SS recrutent la majorité des femmes pour le travail sexuel forcé dans le camp de femmes de Ravensbrück<sup>1</sup>.

Quelques-unes ont été capturées à Bergen-Belsen.

Les SS recrutent d'abord des femmes parmi les prostituées et celles qui sont soupçonnées de se prostituer. Ils prennent également des femmes dont le comportement n'est pas conforme aux normes de vie prônées par le national-socialisme, en raison de leur histoire et de leur attitude.

Elles sont désormais irrécupérables dans le cadre d'une vie réglée (d'après Himmler).

Classées asociales, elles portent le triangle noir.

À Ravensbrück, le recrutement a lieu au *Strafblock* (block de punition), dans les blocks d'asociales, mais aussi à l'arrivée des convois ou lors des sélections.

Y a-t-il des volontaires ? Certaines femmes peuvent être tentées par les propositions d'une libération au bout de six mois de bordel, par les conditions offertes : nourriture des SS, vêtements civils, bains, mais cette libération ne survient jamais.

Cependant, ce travail sexuel forcé, n'est qu'exceptionnellement volontaire et est considéré comme une exploitation des femmes par les nazis.

De plus, certaines sont renvoyées à Ravensbrück, malades, atteintes de maladies vénériennes ou enceintes et y subissent un avortement.

Le travail sexuel forcé est-il rémunéré ? Il est dit par certaines que les femmes reçoivent 45 *pfennigs*, puis 90 des un ou deux *reichsmarks* que payent les hommes sous forme de « bordereau de prime », mais ni Simonecka ni Zohra ne trouvent trace de rémunération de ces prostituées forcées, qui vivent dans une baraque spéciale et reçoivent huit à dix détenus chaque soir.

Ces prostituées forcées n'en sortent pas de la journée et sont gardées par des surveillantes SS.

---

1. Sauf pour Auschwitz I et Auschwitz-Monowitz, où elles étaient prises à Auschwitz-Birkenau.

Des femmes sont aussi sélectionnées à Ravensbrück pour les bordels de la Wehrmacht et ceux de la SS, où elles subissent brutalités et violences.

Pendant, les détenus utilisateurs ne recevaient, de la part des autres détenus, que honte et mépris.

Sentant la fin venir, les SS en uniforme commencent à disparaître. L'encadrement est féminin.

Simonechka et Zohra voient bientôt arriver un groupe de femmes polonaises et russes venant de Varsovie. Une jeune Polonaise qui a tenté de s'échapper du convoi, a été tirée aux jambes par les gardiens et ses jambes suppurent avec des trous énormes. Zohra tente de s'en occuper, avec Simonechka, mais en vain, elle meurt. Il y a aussi un groupe de Hongroises juives et un convoi d'Italiennes et de Yougoslaves qui viennent d'une usine d'armement.

Il n'est pas facile de surveiller les femmes, parce qu'elles trichent mieux et que, quand elles s'évadent, elles se cachent et se débrouillent.

Le pire crime que puisse commettre le concentrationnaire est l'évasion, car il déshonore l'administration du camp.

Reprise, une évadée reçoit les 25 coups et est enfermée au *Strafblock* (le block disciplinaire), ou encore livrée à la vindicte de ses camarades qui doivent « poser » en appel, en punition collective.

Le cas se présente pour une cousine de Zohra, une Tsigane, Katharina Waitz, qui, une fois reprise, est achevée par ses co-détenues qui ont subi en punition collective deux jours et demi de station debout et trois jours de privation de nourriture. Certaines ont l'horrible tentation de se laisser tomber pour en finir.

Reprises après leur évasion, deux Polonaises du kommando de Beendorf dépendant de Ravensbrück, sont aussi battues par leurs co-détenues. Ces cas d'évasion demeurent exceptionnels.

Le pire pour les femmes : les enfants.

Tous ces tourments, pourtant inhumains, sont peu de

choses auprès de ceux que vivent les mères, celles qui ont été séparées de leurs enfants restés en liberté, mais aussi les femmes enceintes et les mères de nourrissons.

Nombreuses sont celles qui ont vécu cet arrachement. Au moins peuvent-elles espérer que leurs enfants sont bien traités par leurs proches.

De ce point de vue, le destin atroce de ces femmes est connu de tout le camp et participe à l'atmosphère de terreur.

Dans un premier temps, jusqu'en 1943, le traitement des femmes enceintes suit deux voies selon l'origine de la grossesse.

Si la femme se trouve enceinte alors qu'elle est internée pour profanation de la race allemande, (ayant eu des relations avec un travailleur forcé ou un prisonnier de guerre), elle subissent un avortement forcé, en général pratiqué à un terme avancé, jusqu'à huit mois de grossesse et dans des conditions chirurgicales effroyables.

L'enfant, souvent viable, est tué sous les yeux de sa mère, selon diverses méthodes.

Par ailleurs, dans cette première période qui dura jusqu'à l'été 1943, les étrangères sont envoyées accoucher à l'hôpital d'une localité voisine, où leur enfant leur est retiré et confié à l'assistance publique national-socialiste (NSV).

Elles reviennent ensuite au camp dans l'état moral que l'on imagine.

À partir d'août 1943, la règle change.

Seules les femmes qui se trouvent enceintes après avoir servi dans les bordels de camps masculins subissent l'avortement forcé.

Les autres mènent la vie des autres détenues jusqu'aux premières douleurs de l'accouchement, sans considération pour leur état. Leur enfant n'est pas tué sur le moment.

Entre septembre 1944 et avril 1945, période pour laquelle on dispose du livre des naissances, 560 bébés sont nés.

Faute de soins, de vêtements, d'alimentation, de chauffage, ils meurent en quelques jours ou en quelques semaines.

Ils sont entassés dans une petite pièce à laquelle les mères n'ont accès que pour la tétée.

Rangés transversalement sur des châlits, ils sont classés selon leur état :

- Les beaux bébés qui viennent de naître.
- Ceux d'une ou plusieurs semaines qui ont déjà l'air de vieillards.
- Les malades et les mourants.

Le système concentrationnaire n'est pas fondé sur la haine des femmes, mais sur la passion de la « race » et sur la déshumanisation et la mise à mort de celles et ceux qui paraissent nuire à celle-ci, quel qu'en soit le motif.

*Mauthausen*



Mauthausen est en Haute-Autriche.

Ce camp se situe sur la rive septentrionale du Danube, à la confluence de l'Enns, à 170 kilomètres en amont (est) de Vienne et à 22 kilomètres en aval de Linz. Le camp principal est situé sur le lieu de la plus grande carrière de granite d'Autriche, Wienergraben, dans un paysage de rêve écrasé par les cimes.

Les SS « accueillent » les déportés privés de leurs vêtements et qui sortent nus des wagons, avec des chiens policiers.

Le cheminement vers le camp se fait à pied, avec les chiens des SS. Il y a environ quatre kilomètres entre la gare et le camp.

Des rues étroites, tellement étroites qu'on imagine, en écartant les bras, toucher les maisons de chaque côté. Village abandonné ? Peut-être.

Personne sur le seuil des portes. Personne dans les encadrements de fenêtres. Est-ce que les gens ont peur ? Ou peut-être honte ? Car dans la rue de leur village, des assassins, peut-être bien leurs fils ou leurs maris, cognent avec la crosse de leurs armes, sur des êtres humains arrêtés et déjà affaiblis par de longues séances de torture, par d'interminables voyages sans hygiène, sans nourriture, sans boisson.

Les assassins ne cognent pas toujours avec les crosses. Ils pourraient faire mal aux chiens bien dressés à mordre les déportés. Il faut respecter les chiens lorsqu'ils ont une proie entre leurs dents.

Ils ne cognent pas ou plus lorsqu'un camarade tombe épuisé, mais sadiquement ils tirent à bout portant, sans émotion. Sans remords.

Un regard froid et méprisant pour l'esclave, l'être inférieur. Un coup de pied pour s'assurer qu'il est bien mort.

Les costauds montent toujours, portant leurs affaires et celles des malades. Pas tous. Il faut bien que quelques-uns portent les cadavres des camarades assassinés, jusqu'aux fours crématoires dont les cheminées surmontent les bâtiments trapus, plus hauts que les murailles.

À droite, il faut quitter le chemin traditionnel pour arriver sur le plateau en face de la citadelle.

Une première porte, énorme, surmontée d'un aigle monstrueux en bronze : deux mètres de haut - cinq mètres d'envergure.

Arrivés en vue de la forteresse, avancer devant le portail. Il est grand ouvert et, pour la première fois, on les compte comme du bétail.

Là, les deux camarades comprennent qu'ils vont changer d'état. D'hommes qu'ils étaient avant, ils ne le seront plus à l'intérieur du camp, moins que des bêtes. Le lieu symbolique du passage de l'état d'hommes qui se croyaient encore un peu libres et qui cette fois-ci, deviennent des *Häftlinge*, des numéros, des *Stücke*.

À ce moment, tous ont perdu leur identité.

Le camp est un domaine de 80 hectares qui commence en bas de la colline avec les habitations des cadres SS, puis le « grand cercle » des miradors qui enserrent la forteresse, le camp SS, le camp des malades et, en bas, la carrière.

À l'intérieur de la muraille, quatre bâtiments en dur sur la droite ont été édifiés progressivement : la buanderie, les cuisines, le bunker et la « nouvelle infirmerie ».

À gauche, dans la première enceinte, 15 baraques et, dans la deuxième enceinte, une quarantaine, puis tout au fond d'autres rangées de baraques, c'est le camp des détenus.

Le camp est un réservoir qui se remplit par les convois arrivant des différents pays d'Europe (selon les ordres de la direc-

tion SS de Berlin et d'Orianenbourg) et se vide par les décès et les réexpéditions des effectifs dans les kommandos.

L'arrivée des déportés se fait par la porte d'entrée et aussitôt, si c'est un petit groupe, ils viennent directement sur cette place ; si c'est un grand convoi, ils passent entre les baraques et les cuisines pour venir se mettre en rang par cinq dans cette cour, au garde-à-vous.

Sur cette place, ils vont apprendre le premier supplice de cet univers concentrationnaire : l'attente.

Ils attendent pour aller à l'appel.

Ils attendent à l'appel.

Ils attendent pour aller au travail.

Ils attendent pour aller à la nourriture.

Ils attendent pour aller dormir.

L'attente est la première maladie du déporté.

Tranquilles, au garde-à-vous, les SS derrière, ils essaient de découvrir les lieux, de comprendre où ils sont arrivés. Ils découvrent ces murs de granit, surmontés de cinq rangs de barbelés électrifiés.

Ils découvrent ces miradors qui sont vraiment gigantesques avec des grosses mitrailleuses dans chacun. Ils sont sous haute surveillance.

Plus de 10 000 soldats SS servent en tant que gardes à Mauthausen et dans ses camps annexes.

Pendant cette attente, c'est la distribution de coups : ce sont les SS qui donnent des coups de crosse. Ces coups, c'est pour leur montrer qu'ils sont l'autorité suprême, que les prisonniers leur doivent l'obéissance absolue, qu'ils doivent tout accepter, que les déportés sont leur *Stück*<sup>1</sup>. On ne compte pas les hommes, on compte : *Ein Stück*.

Les prisonniers, à peine quittés les wagons, espéraient avoir un peu d'eau en arrivant, mais il n'y a pas d'eau.

---

1. *Stück* se traduit en français par : morceau de viande.

Petit à petit, les kapos commencent à circuler autour d'eux ; alors, certains leur demandent de l'eau. *Il n'y a pas de problème, tu as de l'argent ? une chevalière en or ? une alliance ?*

On n'a rien, donc on ne boit pas... et celui qui avait conservé une alliance, qui a voulu la donner pour avoir un verre d'eau, n'a jamais revu ni le kapo ni le verre d'eau...

Les prisonniers attendent de passer aux douches, en se disant : *On va pouvoir boire !*

Mais les heures passent, l'attente se prolonge.

L'attente dure dix heures.

Les prisonniers sont placés devant un mur où ils découvrent des anneaux scellés : et à ces anneaux il y a toujours un homme attaché, ou plusieurs hommes, des hommes qui sont désignés au hasard pour mourir... ils n'ont rien fait de spécial. Les kapos reçoivent l'ordre des SS de les arroser, et le matin ce sont des blocs de glace qui sont scellés au mur.

Là, ils sont parqués et il faut se déshabiller en plein air, et ce, très vite. Il faut rester toute la journée debout, sans nourriture ni boisson, exposés aux intempéries.

*Fünf und Zwanzig auf dem Ash.*

Expression en allemand, dont la traduction est : « 25 sur le cul » ce qui veut dire 25 coups de nerf de boeuf sur le cul pour avoir désobéi ou fait une bêtise.

On reçoit un « BON POUR 25 » et comme on n'a pas le temps en semaine, on va les recevoir le dimanche avec son bon à la main.

Les « punitions » sont distribuées pour des riens : un « lit » mal fait, une gamelle non rangée, un journal glissé sous son vêtement pour avoir plus chaud. Ces punitions sont minutieusement hiérarchisées, mise au cachot avec ou sans lumière, avec soupe accordée seulement tous les quatre jours, cellule inondée d'eau jusqu'aux chevilles, ou encore, famine totale.

Pour les délits plus graves, comme le vol de pain, le manque de travail à l'usine, c'est les 25 coups administrés au détenu dénudé à partir de la taille, attaché sur un chevalet construit exprès

à cet usage, devant le commandant, le chef du camp, l'infirmière-chef et le médecin SS qui surveille le pouls du supplicié.

Il ne survit pas toujours à la punition.

On note cependant une différence à propos des 25 coups : ils ne sont pas publics à Ravensbrück, et le châtiment n'est appliqué qu'après que Himmler lui-même ait donné l'autorisation, tandis qu'à Mauthausen, un simple kapo pouvait administrer les 25 coups sans plus de procédure, ce qui les rend plus fréquents.

Le jeu de la *Mütze* est aussi une spécialité des camps d'hommes : un SS attrape le calot d'un détenu, le lance dans la zone interdite près d'un mirador, et il ordonne au détenu d'aller chercher son calot sous peine d'être fusillé sur place. Le détenu s'approche de son calot et la sentinelle du mirador tire.

Également réservé aux hommes, est le supplice du « sport » : au retour du travail, les hommes doivent encore faire des pompes devant leur block.

À la nuit, ils vont être admis à la désinfection et à la douche, dans une vaste salle carrelée, aménagée sous la blanchisserie.

Dans la salle de douches, l'éclairage est très faible, cette salle carrée est contournée par un trottoir, et sur ce trottoir se trouvent les coiffeurs avec leur numéro sur le mur. Mais les prisonniers sont d'abord poussés vers une première salle, et se retrouvent en face d'hommes en blanc. Ces hommes qui ont l'air de vouloir jouer le rôle de médecin sont équipés d'un seul instrument : une spatule en bois qu'ils tiennent à la main. Ils font semblant de les ausculter, mais surtout leur gros travail, c'est de leur ouvrir la bouche pour savoir si ils ont des dents en or. Ils reçoivent le chiffre 1, 2 ou 3 sur la poitrine. Les numéros 1 et 2 vont aller aux douches, les numéros 3, personne ne les a jamais revus...

Le deuxième numéro qu'ils ont sur le ventre, c'est le numéro du coiffeur auquel ils doivent s'adresser. D'un coup de tondeuse, ils rasent tout le système pileux sans trop de précautions ; une fois terminés, ils ont à côté d'eux un seau avec du grésil et un pinceau et ils badigeonnent les prisonniers de la tête aux pieds pour qu'ils n'aient pas de parasites.

C'est le moment de joie, si on peut dire, car ils arrivent vite sous la douche et se disent qu'ils vont enfin pouvoir boire. Mais ce n'est pas possible de boire parce qu'ils vont passer de la vapeur d'eau à l'eau glacée, à l'eau froide.

C'est un choc thermique permanent.

Une fois cette opération terminée, on les pousse dans une grande salle où se trouvent de longues tables en carré, devant lesquelles se trouvent des détenus faisant le service de « déshabilleurs ».

En pantalons rayés et en vestes blanches, ils portent des numéros sur leurs vêtements et des triangles rouges.

Ils raflent les derniers vêtements.

Ils mettent ces derniers, ainsi que les chaussures, les serviettes, dans un gros sac, enregistrent tout soigneusement et remettent un numéro.

Ils enlèvent les prothèses aux infirmes, les lunettes aux myopes.

Les montres, bagues, alliances, disparaissent dans des pochettes munies du même numéro que les sacs de vêtements et le détenu signe un reçu qui reste entre les mains d'un surveillant.

On leur donne une chemise, un caleçon, une paire de claquettes à semelle de bois avec une lanière qu'ils devront garder tout le temps de leur déportation.

Ils ressortent enfin et rejoignent la place d'appel. Ils s'y retrouvent presque tous, à l'exception de ceux qui ont hérité du numéro 3, disparus à tout jamais.

Clovis, qui a perdu de vue Hugo, se sent seul, car personne ne se reconnaît, ils ont changé, sont devenus des loques au regard hagard.

Ils partent en quarantaine.

Le camp de quarantaine a été créé avant l'infirmerie du camp, il y a cinq baraques.

Les blocks 16, 17, 18, 19, et 20.

Dans le block 16, on fait des essais de nourriture à base de cellulose. Ceux qui mangent cette mixture à base de cellulose, deviennent gonflés et atoniques.

Le block 20 est celui des « chiasseux ».

Il n'y a qu'un seul moyen de supprimer la diarrhée, c'est de manger du charbon de bois, donc il faut en ramener de la forge et ce n'est possible que grâce à la solidarité, grâce à la chaîne humaine de solidarité.

Un homme isolé ne vit que trois jours ici.

Tous sont habillés d'une chemise, d'un caleçon, avec des « babouches » en bois.

Clovis et ses camarades doivent rester en équilibre pendant les appels sur des pierres tranchantes.

La turpitude des nazis pour les déshumaniser est sans limite. Ainsi, pour se laver, ils doivent arriver torse nu, le principe étant d'arriver à attraper un peu d'eau... un coup d'eau.

Trois cents personnes doivent arriver au lavabo en un quart d'heure, et il faut rester toujours attentif au coup de matraque, toujours guetter le kapo.

Très rarement, on change les chemises et les caleçons pour être désinfectés à l'air chaud, mais les prisonniers ne récupèrent pas les mêmes... chemises trop petites, trop grandes, avec des excréments séchés, du pus...

Le camp central de Mauthausen.

CAMP I : les baraques 1 à 20 servent de logements pour les déportés. Les baraques 2 à 19 sont réservées aux déportés qui travaillent en permanence dans le camp.

CAMP II : les baraques 21 à 24 sont des ateliers<sup>1</sup>.

CAMP III : huit baraques d'habitation pour les déportés. Les lits sont à trois étages. Les prisonniers couchent à deux par lit, ça fait six personnes dans un châlit (chambre).

CAMP SANITAIRE : dix baraques occupées par les déportés, une baraque servant de salle d'eau et de morgue ainsi qu'une cuisine.

CAMP DE TOILE : six grandes et huit petites tentes (militaires ou d'exposition) avec une surface couverte d'environ 5 212 m<sup>2</sup>.

---

1. Locaux d'habitation aux déportés à partir de printemps 1944.

Block : huit mètres sur douze = 96 m<sup>2</sup> de surface ; les prisonniers couchent en sardines, entre 300 et 800 hommes par block, pendant la quarantaine.

Certains dorment avec les grands pieds des Russes dans le visage.

Impossible de se lever pour aller faire pipi, sinon on ne trouve pas sa place.

Aussi, si un homme a une envie et ne peut plus se contenir, c'est celui au-dessous qui prend.

Dans ce méli-mélo de corps enchevêtrés, on ne peut pas décrire l'homme qui est en train de mourir, l'homme qui souffre, l'homme qui a un flegmon, l'homme qui a la diarrhée...

Le chef de block est un droit commun, un kapo. Ce sont des criminels en puissance.

Celui du block 15 est surnommé « Flatulence », est-il utile d'expliquer pourquoi ? Il s'amuse la nuit à démonter les fenêtres, provoquant des courants d'air. Les prisonniers sont ainsi frigorifiés. Alors, ils font « la boule », ils s'enroulent et celui qui est au milieu sort, c'est le mouvement perpétuel...

Celui du block 17 est un éthéromane surnommé « Popeye ». Quand il prend sa bouteille d'éther, tous les prisonniers du block 17 sont sur leurs gardes, il devient fou et tue.

Derrière le block 20, il y a la butte des fusillés.

Les prisonniers entendent le bruit des balles et voient la charrette passer avec les corps ensanglantés, en direction du four crématoire.

En été, les prisonniers sont réveillés à 4 h 45, (5 h 15 en hiver) et doivent travailler jusqu'à 19 h. À cela s'ajoute les appels et les distributions de nourriture.

Pour survivre, il faut observer et les premiers mots d'allemand qu'il faut apprendre, c'est son matricule. Ensuite, obéir, à tout ordre mais surtout faire la chasse aux poux.

Le contrôle des poux est permanent.

Si vous en avez, vous recevez 25 coups de trique sur les reins, quelquefois doublés.

Pourquoi doublés ? Parce que le camarade qui reçoit les coups doit les compter en allemand et comme la majorité ne sait pas l'allemand...

Vous n'êtes pas tué sur le coup, mais le lendemain vous ne pouvez pas travailler, et dès lors vos jours sont comptés.

Vous ne savez jamais à quel moment votre vie peut s'arrêter.

Une organisation internationale de résistance se crée en automne 1943.

À cette époque, les postes importants de l'administration (alors aux mains des prisonniers de droit commun, particulièrement cruels), sont progressivement occupés par des déportés politiques. Ceux-ci vont améliorer le sort des détenus, alléger leurs souffrances, dans la mesure du possible, et instaurer un mouvement de résistance qui s'étendra aux camps annexes.

Les tensions entre partisans de différentes tendances politiques (de tous les pays) demeurent parfois une difficulté importante, mais les organisations clandestines parviennent à mettre sur pied l'appareil militaire international (AMI), encadré par des militaires professionnels qui recueillent et cachent des armes.

— Nous nous souviendrons, Messieurs ! crie Clovis aux Allemands.

— C'est parce que nous nous souvenons de ce que vous nous avez fait à l'autre guerre, sale cochonne, répond un boche dans un français moyen.



***La vie au camp  
de Mauthausen***



Pour Clovis et ses camarades, c'est la réception au block.

La méthode ne variera plus : cris, et schlague toujours, ceci avec un « goumi », c'est-à-dire un tuyau de caoutchouc plus ou moins garni de fils métalliques, selon la frénésie méchante du possesseur.

Ce ne sont plus des détenus politiques qui les gardent, mais des détenus de droit commun allemands et polonais.

Là, plus d'interprète, on frappe les gens pour faire exécuter la moindre manœuvre et on crée la panique pour pouvoir frapper davantage.

Malheur à celui qui se trouve sur la périphérie d'un groupe quand on est en file indienne, c'est autre chose, on reçoit les coups à tour de rôle.

C'est en caleçon et chemise seulement, claquettes prises au hasard que Clovis et ses camarades sont conduits dans un block de quarantaine.

C'est à ce moment-là que Clovis reconnaît Hugo, rasé et le visage malingre.

Malgré le traitement des SS, c'est un vrai bonheur intérieur, pour eux de se retrouver.

Ils sont dévorés par la soif et leur urine est couleur sang quand ils veulent se soulager.

Dans la baraque, il n'y a plus de lits car entre temps des Russes sont mélangés au groupe et le block est plein.

Ils coucheront par terre sur des paillasses, « en sardines »,

tassés au maximum les uns contre les autres, à la volonté du garde-chiourme, et c'est pendant une bonne heure des cris et des coups qui accompagnent cette opération.

Clovis n'éprouve pas l'épuisement du premier voyage, mais souffre des jambes, car il est impossible de s'asseoir, ils sont trop nombreux, et pour des manœuvres différentes il faut guetter son nom et son numéro.

Il y a une grande quantité de malades.

Le lendemain, 210 descendent à l'hôpital, très peu reviendront, une trentaine seulement.

Le régime alimentaire est le suivant :

Un litre de soupe de rutabagas que les prisonniers nomment « soupe de queue de boeuf » (*Ochsenschwanzsuppe*) parce que hyper diluée.

300 grammes de pain, mais quel pain, il est impossible d'en reconnaître la composition.

Au début c'est un pain coupé en quatre, ensuite ce pain est coupé de plus en plus petit jusqu'à 24 parts.

Très vite, les prisonniers qui survivent voient leur estomac se rétrécir tout doucement et quand le très grand rationnement arrive, beaucoup ne sont plus en état de manger.

Le très grand rationnement, c'est recevoir en plus : une rondelle de charcuterie remplacée une fois par semaine par 60 grammes de margarine (soit 15 grammes de matières grasses) ou 100 grammes de fromage blanc, maigre, accompagné d'une cuillère d'ersatz de marmelade.

Le désordre est de rigueur ; de véritables courses poursuites sont organisées par les schlagueurs, et chaque distribution de soupe est agrémentée de spectacles lamentables.

Ce sont plusieurs distributions de 25 coups de bâton sur les fesses des fraudeurs ; celles-ci se tuméfient et deviennent bleu noir.

Les Russes, déportés civils, sont affamés, tandis que les Français adoptent une attitude plus digne.

Ils sont également, et les Français l'apprennent à leurs dépens, d'une dextérité et d'une ruse dans le vol, fantastiques. Il est préférable de manger son pain aussitôt touché.

Le quatrième jour, ayant récupéré seulement leurs « rayés », les prisonniers en quarantaine doivent passer des journées entières dehors dans l'enceinte du block, sur la *Appelplatz* ou *Lagerplatz* (Place d'appel)<sup>1</sup>.

Les appels y sont toujours aussi longs et, pour les brimer, il faut pendant une heure, obéir au commandement : *Mütze ab !/ Mütze auf !* (Enlevez les casquettes ! Mettez les casquettes !)

Les exécutants sont transis de froid.

Il y a aussi le labo d'expérience humaine.

Ainsi, pendant l'été 1944, on emmène un groupe de détenus derrière le crématoire et on leur ordonne de se dévêtir et de ranger leurs vêtements en piles. Après que les premières victimes aient été fusillées, ceux qui leur succèdent doivent déplacer les corps de leurs camarades et les mettre de côté pour pouvoir se mettre eux-mêmes devant le mur d'exécution.

Un groupe de Juifs néerlandais en bonne santé fut arrêté en été 1942 et conduit à Mauthausen.

Quelques jours après leur arrivée, une vingtaine d'entre eux furent emmenés jusqu'à une usine située à environ trois heures de là. Ce bâtiment contenait plusieurs laboratoires et chambres à gaz. Chacune d'elles comportait trois parois de béton sans fenêtre. Le quatrième mur était en verre d'où des chimistes pouvaient observer ce qui se passait à l'intérieur de la chambre. Les Juifs néerlandais et 27 autres hommes, tout nus, furent contraints de se

---

1. C'est en général là que l'on exécute les punitions.

soumettre à des expériences. On leur donna des masques à gaz pour la première, qui dura 15 minutes. Après les deux premières minutes, ils ressentirent un picotement intense sur la peau, suivi par une sensation de vive chaleur. Lorsqu'ils quittèrent la chambre à gaz, on prit leur température et on leur fit une prise de sang, après quoi, ils furent douchés avec une solution fortement chlorée. Ils n'éprouvèrent aucun effet fâcheux à la suite de cette première expérience.

Trois semaines plus tard, on les fit de nouveau pénétrer dans la chambre à gaz, dévêtus, mais avec des masques à gaz. Ils éprouvèrent de nouveau une sensation de chaleur, mais elle fut suivie cette fois d'un froid intense. Quand ils quittèrent la chambre après 15 minutes, le médecin ne prit pas leur température, mais on leur fit prendre à nouveau un bain chloré. Trois jours plus tard, dix de ces hommes éprouvèrent de violentes irritations de la peau et eurent des plaies sur tout le corps. Une semaine plus tard, les autres durent retourner dans la chambre à gaz, cette fois sans masque. L'épreuve finale dura une demi-heure. Après quelques minutes, les victimes furent prises de nausées et de vertiges.

Ils perdirent connaissance. À la fin de l'expérience, les hommes furent retirés de la salle par des aides de laboratoire qui portaient des uniformes antigaz, des gants de caoutchouc, des souliers spéciaux et des masques à gaz. Les victimes saignaient du nez, de la bouche et des oreilles.

On radiographia leur estomac et leurs poumons.

Les vomissements et vertiges continuèrent pendant quatre jours, durant lesquels ils furent néanmoins obligés de recommencer de durs travaux.

Les nouvelles arrivent cependant à filtrer et les prisonniers essaient de s'organiser tant bien que mal. Ils apprennent ainsi la mort de nombreux camarades à l'hôpital.

Bien sûr, ils sont témoins chaque jour de la mort de plusieurs prisonniers non hospitalisés, mais pas encore de ce qui se passe aussi au sein de l'hôpital et dans le camp des malades, surnommé « Le Revier », une autre forme d'horreur.

*Le Revier*



Un jour, on demande des physiciens, des chimistes, des botanistes, des médecins.

Clovis et Hugo se regardent. De ce qu'ils ont vu jusque-là, toute évasion semble périlleuse, mais ils n'ont pas encore eu le temps de faire le tour de toutes les possibilités.

Les morts tombent trop vite chaque jour et chaque minute est précieuse ici.

Hugo murmure à Clovis : *Foutu pour foutu, j'y vais, dis que tu es étudiant en médecine, après on improvisera.*

Les deux camarades se présentent donc comme tels...

Une trentaine d'hommes se présente.

Le capitaine SS, le médecin Muller, de Berlin, discute, choisit. Il vire les plus vieux, ceux qui paraissent malades ou les malingres.

Finalement, il en choisit une douzaine : trois Tchèques (dont London parle dans *L'aveu*), trois Polonais, deux Yougoslaves, deux Soviétiques et deux jeunes Français étudiants en médecine, Clovis et Hugo.

On les ramène à l'infirmierie SS (le Revier), et là on leur donne la dernière pièce du fond pour faire des analyses de vitamines.

Le Revier est composé d'une baraque de cuisine (*Küche*), de trois baraques de malades numéros 1, 2, 3 et une petite baraque numéro 4 où logent des médecins. Enfin une petite partie qui sert de toilettes.

Clovis et Hugo se retrouvent dans la baraque block 2.

À ses deux extrémités, il y a une porte.

À l'entrée de droite, un petit cagibi avec des bacs qui servent pour les besoins, à l'autre extrémité un autre cagibi pour le chef de block. C'est un droit commun allemand un peu sadique, qui a pour caractéristique de n'être pas gros et gras comme tous les autres, et pour cause, il est tuberculeux en phase terminale.

Les malades sont classés par catégories : au début du block, il y a les tuberculeux qui crachent le sang. Il y a ensuite les syphilitiques et les maladies de la gorge.

Les châlits (ensemble de lits superposés) sont à trois niveaux et ils couchent à quatre par châlit.

Les services généraux apportent avec eux des écuelles (*Miska*), on met la soupe là-dedans.

Les tuberculeux lapent la soupe, on remet de la soupe, sans rien laver, bien entendu, les syphilitiques lapent à leur tour.

Le travail consiste à faire des analyses de vitamines pour chaque nationalité, et pour plusieurs catégories médicales de malades. Ce travail est censé durer deux ou trois mois.

Certains malades ont la nourriture « normale » du camp. D'autres ont trois soupes au lieu d'avoir la nourriture « normale ». D'autres encore ont une espèce de farine.

En ce qui concerne Clovis et Hugo, mais également leurs dix collègues, ce travail va leur sauver la vie.

En effet, d'une part, ils sont à l'infirmerie SS, et n'ont pas un travail très compliqué.

D'autre part, ils sont nourris correctement pour une raison extrêmement simple : à l'infirmerie SS, les médecins qui soignent les SS sont des déportés. Il n'y a pas de médecins SS.

Il y a un médecin tchèque, Podlavar, un médecin français, Fichez, Ginesta, un Espagnol et Ivan Nikonoff le Soviétique.

Ces médecins ont le même régime alimentaire que les SS. Cette alimentation leur permet de conserver un état de santé positif par rapport aux autres déportés...

Très vite, Clovis, Hugo et Ivan deviennent quasiment inséparables.

Enfin, les médecins ne subissent presque pas de réprimande, les SS savent bien que leur santé et surtout leurs soins dépendent de la bonne volonté de ces médecins. Ce fait n'est donc pas négligeable.

Comme prévu, ce travail d'analyse s'arrête au bout de trois mois. Ce travail s'arrête, mais le kommando en tant que tel n'est pas dissous, et Clovis et Hugo continuent un temps à habiter le Revier. Ils ont un statut d'infirmiers (*Pfleger*) et logent dans le dernier petit block avec les médecins, où la vie est quand même plus facile.

Clovis et Hugo sont affectés aux services généraux du camp, c'est-à-dire qu'ils portent, par exemple, les vêtements à la désinfection, ou les tinettes. Ce travail est, à ce moment-là, moins pénible que tous les autres parce que les deux infirmiers sont sous la protection des médecins, et comme il vaut mieux, pour les SS, être bien vus par les médecins que le contraire, les relations sont assez stables.

En effet, un SS antipathique peut toujours être sujet d'une erreur (plus ou moins volontaire) médicale des toubibs, aussi vaut-il mieux pour eux ne pas être trop mal vus en cas de maladie ou de blessure.

Cependant, pour Clovis et Hugo ce n'est pas non plus paradisiaque, surtout psychologiquement, avec tout ce qu'ils voient.

En effet, à partir d'octobre 1943, certains sous-officiers SS commencent à s'improviser médecins. Des détenus polonais, allemands ou slovaques, charpentiers ou maçons de leur métier se transforment pour la circonstance en infirmiers.

D'autre part, seuls les détenus qui ont une température supérieure à 40° sont reconnus malades et ne tardent généralement pas à mourir.

Les malades atteints de phlegmons ou d'ulcères, sont opérés à l'aide de ciseaux faute de bistouris, sans anesthésie locale.

Mais c'est dans la catégorie des dysentériques que la mortalité atteint les chiffres les plus élevés. La soupe liquide qu'on leur

distribuée, comme à tous les autres détenus, sans tenir compte de leur état, achève de les vider de leur substance, et ces malades, trop faibles pour se lever et complètement négligés, sur ordre des SS, par les infirmiers, vivent au milieu de la vermine et des odeurs les plus nauséabondes, leur linge et leurs couvertures souillés par leurs excréments.

Un matin une déclaration de la direction du camp redonne espoir à beaucoup de prisonniers naïfs :

— Ici, vous êtes dans le seul camp de catégorie 3, pour des individus « irrécupérables ». Ceux qui sont les plus bancals, les plus malades, on va les retaper.

Clovis et Hugo sont dubitatifs, surtout en considérant ces médecins SS totalement incompetents en matière de médecine, parfois bien plus que les infirmiers.

Ils voient des déportés commencer à faire la queue devant le block 4. Certains jours ils sont 20, 30 hommes à faire la queue.

Ensuite le doute n'est plus permis pour les deux camarades lorsqu'ils voient des cadavres sortir.

Un de ces sous-officiers SS médecin se déclare spécialiste des injections, mais en discutant un peu avec, Clovis se rend compte que ce dernier ne sait même pas faire la différence entre une sous-cutanée et une intraveineuse.

Arrivent alors des bus entiers avec des vitres teintées. À chaque fois, 40, 60 ou 80 hommes.

Très vite au camp, ces hommes qui arrivaient dans les cars étaient signalés comme décédés le jour même d'arrivée dans les registres du camp.

Clovis et Hugo savent à partir de ce moment-là que le sanatorium est la mort assurée. Aussitôt, discrètement, les deux camarades s'efforcent de le faire savoir à l'extérieur du Revier.

Aller à l'infirmierie est toujours dangereux, car les SS envoient régulièrement les malades à la chambre à gaz lors des redoutables sélections, ou servent de cobayes pour les SS.

Très vite, les gars savent qu'aller au Revier pour être traités par les SS, c'est aller à la mort.

Un matin à l'appel, devant le block 4, Clovis et Hugo voient une quarantaine d'hommes qui reviennent du block 8.

Des Prisonniers dans un tel état d'affaiblissement et d'absence qu'il ne reconnaissent plus personne. Ils errent tels des fantômes dans le camp. Cet état dure deux ou trois jours avant la mort inéluctable du prisonnier qu'on surnomme alors « Lunatik ».

Un des gars se traîne avec des bandages de papier, les excréments qui coulent et en passant devant Clovis, au premier rang avec Hugo, en reconnaissant leur triangle *F*, il voit qu'ils sont Français et ce malade en passant devant eux, les regarde et leur dit :

— Faites donc quelque chose.

— Que pouvons-nous faire ? questionne Hugo. Nous n'avons pas le droit de bouger sinon c'est la mort assurée sans avoir rien pu faire.

Clovis reprend :

— Nous savons qu'ils vont mourir, eux savent qu'ils vont mourir. Nous pouvons regarder le ciel si nous y croyons, nous ne pouvons rien faire, nous pouvons prier si nous croyons, mais nous ne pouvons même pas les regarder en face parce que c'est trop dur. C'est ça notre vie, et tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de vous avertir, vous qui êtes à l'extérieur du Revier. Et croyez bien que nous prenons de gros risques nous aussi en vous informant de ce qui se passe ici.

C'est ainsi que le service de renseignements parvient à informer au-delà du camp. Ainsi, dans une opération clandestine organisée par le Comité international, un homme (Francisco Boix) parvient à faire sortir 2 000 négatifs photos du camp grâce notamment au soutien d'une villageoise<sup>1</sup>.

Clovis et Hugo parviennent à informer quelques-uns, à l'intérieur du camp, que le Dr. Kiesewetter tue les prisonniers par injection d'essence.

L'Untersturmführer SS Dr. Richter opère des prisonniers,

---

1. Ces photos servirent de pièces à conviction pour condamner des nazis au procès de Nuremberg.

quel que soit leur état – malade ou en bonne santé – et leur enlève des morceaux de cerveau, causant ainsi leur mort<sup>1</sup>.

Les informations ainsi transmises font vite le tour du camp.

En échange, un des prisonniers les informe un jour que le Gauleiter Eigruber prévoit que tous les médecins et infirmiers soient envoyés dans un camp de travail afin d'y être exécutés.

Il s'est en effet rendu compte que trop de prisonniers savaient ce qui se tramait au Revier.

Les médecins et infirmiers, autres que les SS, étant des témoins gênants, il était bon de les éliminer.

Clovis et Hugo sont toujours au Revier de Mauthausen le 2 décembre 1944, lorsque 500 malades de Gusen II, retirés du block des condamnés, y arrivent vêtus de caleçon et chemise ayant fait la route à travers bois, à pied.

C'est un moyen d'extermination déguisé.

Beaucoup s'écroulent en route ou en arrivant à la porte des blocks.

Ils doivent attendre pendant une partie de la nuit leur admission. Peu réchappent de l'aventure, parmi eux quelques Français ayant des furoncles au bras, des blessures au pied.

Les nouveaux prisonniers arrivent dans un état lamentable ayant fait la route, partie à pied, partie en chemin de fer, en wagon découvert et en touchant des quantités de nourriture infimes.

Les hommes qui tombent sur la route sont achevés.

Sur un convoi de 4 800 venant d'Auschwitz, il y a 900 cadavres entassés dans les wagons à l'arrivée. La mortalité dans les jours qui suivent l'entrée au camp de ces gens-là, est telle que les crématoires ne suffisant plus, des fosses sont creusées.

Quel spectacle que ces corps alignés dans des fosses de quinze mètres de long, dix mètres de large, six mètres de haut. Tous les jours, on pouvait compter de 2 à 300 morts.

Ce dernier chiffre sera atteint lorsque 15 000 Juifs hongrois arriveront. Ils sont parqués dans de grandes tentes et voués à

---

1. Ceci fut fait à environ 1 000 prisonniers.

mourir de faim : un demi-litre de soupe par jour, un pain moisi pour 14, environ 80 grammes.

Le 16 février 1945, à l'arrivée d'un convoi de repliés, le chef de camp fait sortir des rangs les malades, 450 environ, soi-disant pour les hospitaliser. Ils restent nus entièrement, toute la journée. Le soir, après avoir reçu deux douches froides à deux heures d'intervalle, ils sont ensuite maltraités toute la nuit : 90 en réchappent, mais meurent pour la plupart par la suite ; il s'agit pour eux d'arriver à la limite du bâtiment qui les cerne pour être sauvés. Toute la nuit, Clovis et Hugo, mais les autres aussi entendent les cris de ces pauvres gens.

Le nombre de ces malades ne cessant d'augmenter à la suite des replis, le Revier est complet : six par lit dans certains blocks et les prisonniers se battant et même se tuant entre eux la nuit pour dormir.

Le pain se fait rare, il est supprimé aux malades et remplacé par une demi-soupe qui est pour ainsi dire de l'eau.

Un médecin belge surprend des déportés se partageant le cœur et un membre d'un camarade venant de mourir<sup>1</sup>.

Clovis pendant ce temps-là, a trouvé le moyen de communiquer avec Simonechka via des balles de ping-pong fendues et dans lesquelles ils se passent des messages, avec la complicité d'autres prisonniers qui, usant du même stratagème, communiquent avec les femmes.

Des stratagèmes, Clovis et Hugo doivent sans cesse en trouver, tel que celui de la ficelle qui serre le bas de la jambe du pantalon rayé.

Ça transforme le pantalon en coffre-fort. Comme ils n'ont pas de poches, ils cachent dans leur pantalon tout ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur vole, comme du pain, des pommes de terre, tout ce qu'ils veulent soustraire à la convoitise des autres et ils nouent simplement le bas du pantalon pour que cela ne s'échappe pas.

---

1. Réel.

Ceux qui mettent des morceaux de linge dans leurs godasses, c'est qu'on leur a volé leurs chaussettes et qu'ils ne veulent pas s'écorcher les pieds.

Cependant, Clovis et Hugo comprennent que l'affaire est cuite pour eux s'ils restent au Revier. Ils préviennent les autres prisonniers français de ce qui se passe, mais ces derniers refusent d'écouter.

Il y a deux hommes que Clovis et Hugo connaissent, grâce à Simonechka, comme étant des *Klauen*, des Russes voleurs de co-détenus.

Voler un co-détenu, c'est le pire crime qu'un prisonnier puisse faire vis-à-vis de ses compagnons, qu'il soit Russe ou pas.

Le coupable est immédiatement isolé et ne reçoit plus aucune aide de la part des autres. Ce qui signifie souvent un arrêt de mort.

Clovis et Hugo savent que ces deux *Klauen* aimeraient quitter le camp russe.

Ni une ni deux, Clovis et Hugo leur proposent d'échanger leurs places, mourir pour mourir...

Les deux *Klauen* acceptent aussitôt, mais un Polonais les dénonce.

Clovis et Hugo sont rossés par les infirmiers, ensuite par le docteur polonais.

Ils doivent rester à genoux sur un tabouret toute l'après-midi.

Le soir, ils sont interrogés par le chef du camp des malades. Il leur ordonne de remonter au camp avec une annotation spéciale. C'est la compagnie de discipline qui les attend, après présentation au Kommando-Führer SS.

Comme punition, ils se feront attacher au pied de la tour pour un temps indéterminé.

Il est quasiment impossible d'y rester nuit et jour dans l'immobilité, et automatiquement le prisonnier se trouve pendu à l'anneau qui le tient par le cou.

Le lendemain, après avoir été préalablement tondus, ils sont appelés pour monter au camp, un privilégié est avec eux, pour aller au block libre sans passer par la quarantaine.

Les privilégiés (*Ehrenhäftling*), sont des prisonniers jouissant d'un régime de faveur.

Ce sont parfois des parents d'un politicien connu ou des personnalités pro-allemandes ayant fait un faux pas. Ces prisonniers sont en principe séparés des autres.

À la suite de toute cette affaire, Clovis et Hugo sont transférés dans le kommando de ceux qui travaillent à la carrière.

Qu'importe pour Clovis, tant qu'il peut continuer à communiquer avec Simonechka...

De son côté, Hugo fait la connaissance de Zohra, une Tsigane juive dont il tombe amoureux.

Zohra subit une triple persécution, comme Juive, comme Tsigane et comme femme.



***Rabota***



Rabota signifie « travailler » dans le langage des camps.

À Mauthausen, « malheur à ceux qui ne travaillent pas » : ou on les entasse dans des blocks d'invalides où la vie est encore plus pénible que dans le grand camp et la mortalité plus forte, ou on les expédie dans des kommandos d'extermination.

Ceux qui ont des métiers manuels sont avantagés. On les envoie dans les usines où les conditions de travail sont meilleures et où l'on est surtout à l'abri du froid.

Les autres sont employés comme manœuvres, presque toujours en extérieur.

C'est ensuite, dans tous les camps, une nouvelle sélection, lors de la première matinée.

À Mauthausen, chaque soir, les secrétaires (*Arbeitsdienstführer*) des baraques se réunissent pour distribuer le travail du lendemain. La langue que l'on parle est l'allemand. Les feuilles de demandes des entreprises arrivent à 7, 9 ou 11 h, parfois à 2 h du matin.

D'après le tableau quadrillé collé sur une planchette en bois, on procède à l'affectation des détenus.

Les secrétaires commencent à connaître Clovis et Hugo, ce sont deux des meilleurs *Organisieren*.

L'*Organisieren*, c'est celui qui sait le mieux pratiquer le système D, qui sait s'organiser. En fait, celui qui sait chaparder, voler (les SS). Celui qui sait organiser a une chance de survivre.

Parfois en volant dans les dépôts où sont stockées les affaires prises aux détenus où aux convois des gazés (souvent pour les rendre aux vrais propriétaires, parfois pour une redistribution aux plus nécessiteux).

Se faire prendre est immédiatement puni de mort.

Les détenus sont réveillés à 4 h du matin.

De jour comme de nuit, il est rare que l'on travaille moins de 12 heures d'affilée.

L'appel du matin se fait dans la cour du camp par tous les temps et il dure une heure. Tous doivent venir à l'appel, les vivants, les malades et les mourants.

Le rituel est toujours le même.

Se rassembler, s'aligner (*Antreten*).

— *Augen links, rechts, gerade aus Arschtonne !*

(Tête à gauche, à droite fixe, excréments de purin !).

Ensuite, c'est *Stillstehen*, rester immobile, fixe. C'était souvent une punition qui durait des heures et des heures. Le moindre mouvement entraînait une avalanche de coups.

*Hüpfen*, sautiller, sauter. Fait partie des « exercices sportifs » punitifs imposés par les SS.

*Hinlegen* c'est se laisser tomber en avant pendant des « exercices sportifs » imposés par les SS. Les prisonniers doivent se jeter au sol, puis se relever, et ainsi de suite, jusqu'à épuisement total. Le prisonnier trop épuisé pour suivre la cadence est immédiatement exécuté.

C'est également le moment pour les punitions.

Parmi elles il y a :

*Baumhangen* ou *Pfahlhangen* : les prisonniers sont suspendus à un arbre (poteau), les mains liées derrière le dos. Les punis subissant le *Bock* (le bélier, c'est à dire fouet, bâton, etc.).

*Fünf-und-zwanzig* : 25 coups de bâton. Une des punitions les plus communes dans les camps.

*Walzkommando* : c'est rejoindre l'équipe de prisonniers ti-

rant un énorme rouleau compresseur. Cette punition existe dans tous les camps.

À côté de cela, il y a toutes les autres menaces, tels que *Krematorium*, une menace constante utilisée par les SS et les kapos.

Rejoindre les *Strafkompanie*, compagnie punitive. L'espérance de survie dans ces équipes est quasi nulle...

Parmi ces *Strafkompanie* :

Le *Bunker*, la prison du camp avec ses cachots et chambres de torture.

Le *Himmelfahrtskommando*, littéralement le kommando de l'ascension, c'est l'équipe chargée de transporter les cadavres.

Le *Invalidentransport* également, le transport pour le gavage.

Devenir un *Versuchskaninchen*, un lapin domestique, pris dans le sens de cobaye. Désigne les détenus sur lesquels les SS pratiquent des expériences<sup>1</sup>.

Un « café » qui ressemble plutôt à de l'eau colorée est pris rapidement à 9 h.

On leur distribue du pain et de la margarine.

Puis les détenus partent travailler.

Ils défilent au pas, en colonne. Leur marche doit être rythmée. Un orchestre accompagne les départs et les retours des travailleurs forcés.

De chaque côté de la colonne qui s'étire, des gardiens qui frappent, des chiens qui hurlent et qui mordent.

À midi c'est *Brotzeit*, distribution de pain durant le travail, un pain noir, moucheté de sciure et de moisissures.

À 18 h c'est le retour au camp. Généralement il y en a moins qu'au départ parce que certains sont morts ou ont été abattus.

Souvent les prisonniers marchent pieds nus, les godillots attribués étant rarement de la bonne pointure, ils abîment les pieds, sont happés par la boue ou volés la nuit.

---

1. Surtout à Ravensbrück.

L'appel du soir dure parfois trois heures ou plus selon l'humeur du commandant du camp.

Enfin viennent la distribution de soupe et de pain puis la brève incursion aux lavabos.

Les dimanches et fêtes, on ne travaille pas.

L'après-midi, on lave son linge que le soir, on devra remettre mouillé.

La nuit, il faut dormir et chercher refuge dans l'oubli, dans les rêves.

La plupart sont des rêves d'évasion, de libération du camp, ou encore de tortures, de massacres que les prisonniers infligent aux SS.

Parfois aussi ce sont des cauchemars, souvent même, ou les visages des camarades disparus, sûrement de façon inhumaine.

*Les marches  
de Mauthausen*



Les déportés de Mauthausen sont là pour être exterminés par le travail.

Après une dure journée, il faut remonter aux baraquements par le tristement célèbre escalier de 186 marches inégales, sous les coups des SS et des kapos.

Le plus dur, dans cet escalier, c'est la montée dans une immense colonne, toujours par rang de cinq.

Montent en premier : les kapos, les forts, ceux qui peuvent s'imposer, ceux qui prennent les meilleures places devant, repoussant les autres, les plus faibles, derrière, toujours derrière.

Ceux qui restent derrière voient monter les premiers, toujours cinq par cinq.

On a l'impression qu'ils montent doucement, on se dit : *Ce soir ça ne montera peut-être pas trop vite.*

Heureux si, ce soir-là, on monte l'escalier sans avoir comme très souvent une pierre à l'épaule, comme dernier fardeau de la journée.

Himmler ordonna un jour de charger une pierre de 45 kilos sur le dos d'un homme et de le faire courir jusqu'à ce qu'il tombe mort. Cette méthode s'étant montrée « efficace », il ordonna de créer une compagnie disciplinaire utilisant ce genre de punition. Les prisonniers devaient soulever de lourdes pierres jusqu'à ce qu'ils s'évanouissent.

Ils étaient exécutés dès qu'ils s'effondraient et on écrivait ensuite dans les registres : *Tué lors d'une tentative d'évasion.*

Les SS, Clovis les voit monter doucement, mais ces premières centaines, ces hommes de tête, en arrivant en haut, commencent à marcher plus vite sur le petit chemin.

Alors derrière, il faut suivre, il faut les rattraper et c'est à ce moment que les SS, postés en file sur le mur de gauche, commencent à cogner pour que les prisonniers montent encore plus vite.

Et cette montée d'escalier est une épreuve mortelle.

Il faut apprendre à respirer, il faut regarder où l'on met ses pieds.

Malheur à celui qui perd un soulier ou son sabot, malheur à celui qui fait tomber sa gamelle, malheur à celui qui tombe, c'est la mort pour lui.

Lorsqu'ils arrivent en haut, Hugo murmure à Clovis : *Una victoria más* (Une victoire de plus), c'est-à-dire un jour de vie.

Un poème célèbre ces marches ; (Roger-André Halique).

*Les marches de Mauthausen*

*L'humanité fait face aux marches de la haine  
Les 186, d'où de l'enfer profond  
Jusqu'au plus haut du ciel, aucun dieu ne répond  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Aux accents d'opéra, dantesque mise en scène  
Pendant qu'à l'appel l'orchestre joue Wagner  
D'hallucinés zombies remontent au concert  
Sur les marches de Mauthausen.*

*La tête pantelante et soumise à l'amen,  
Ténébreux margotins que la faim racornit,  
Ils portent sur le dos leur trépas de granit  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Au rythme cadencé des sabots de la haine  
Qui chaussés du supplice exaspèrent la chair*

*Les reins se plient aux coups du brutal « Matoucher »  
Sur les marches de Mauthausen.*

*La Mort double sa chance en tablant sur deux « N »  
Humains de toute race et de nobles vertus,  
Espagnols, Juifs, Hongrois... tant de vies que l'on tue.  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Ainsi, l'homme n'a droit qu'à une fin obscène,  
Et quand sa croix de bois chauffe le crématoire  
Une botte nazie écrase sa mâchoire  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Du haut de la carrière une folie soudaine  
Devant des yeux vaincus par la fièvre et la peur,  
A poussé dans le vide une vie qui se meurt  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Des molosses rageurs se mêlent à la scène  
Éventrant la charogne avant que la ramasse  
La charrette du soir des trépassés qui passe  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Macchabées incestueux empilés par douzaine,  
Tas de membres flottants et qui sentent le pus,  
Ils se sont libérés et ne passeront plus  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Et pendant que le feu sur leur chair se déchaîne  
Un sépulcral encens monte du crématoire  
Et chasse le soleil de la campagne noire  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Ô vent superbe et libre emporte dans ta plaine  
La cendre des martyrs et leur rêve vaincu,  
Puis rapporte aux échos tout ce qu'ils ont vécu  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Le venin du démon circule dans nos veines  
Pour un matin germer d'un monstre grimaçant,  
Tel sur l'étoile jaune un champignon de sang  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Notre malheur se livre aux feux de la Géhenne,  
Devant la cruauté nos consciences sont lâches  
Et tous les pieux discours n'effacent pas nos taches  
Sur les marches de Mauthausen.*

*Si sur les marches, morts, ils ont vaincu la haine  
Sa trace sous les pas du temps va s'émourser  
Et l'insidieux poison peut toujours repousser  
Sur des marches de Mauthausen.*

Le Chant d'espoir des bagnards de Mauthausen a été écrit en mars 1944 au Kommando de Gusen-Mauthausen par Jean Cayrol et Rémi Gillis.

*Car nous marchions ici, mes frères, du même pas que les absents !*

*Quand nous tiendrons dans notre main le premier morceau de pain blanc,*

*Quand je tiendrai dans mes deux mains ton premier visage d'enfant.*

*Quand nous verrons sur les chemins, passer la fille et la moisson !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*

*Quand nous aurons l'amour, le vin et le tabac dans nos maisons,*

*Quand nous verrons sur la frontière fleurir le premier liseron,*

*Quand nous serons sur la rivière le premier pêcheur du printemps !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*

*Quand toute une vie prisonnière pourra être mise en chanson,*

*Quand nos vergers pleins de lumière auront des fruits dans les saisons,*

*Quand nous mettrons dans nos prières les maudits noms de nos prisons !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*

*Alors, nous marcherons, mes frères, du même pas que les vivants !*



# *La carrière*



Un horizon de pierre, l'herbe ne pousse plus sur le sol où vous marchez...

Des falaises en arc de cercle, à droite, hautes de 30 mètres et plus, tranchées à vif laissant apparaître par failles successives les diverses couleurs du granit...

Des fosses profondes et vides au fond desquelles s'écroulent les rochers et les pierres.

Des hommes y travaillent...

Une petite colline que tous les prisonniers appellent entre eux la petite montagne.

Il n'y a que quelques arbustes et un énorme buisson là-haut suspendu dans le vide...

Tout autour, de petites collines, éventrées, avec un sol dénudé.

Toutes les activités du camp gravitent autour de la carrière de pierres et des constructions de tunnels dans les tristement célèbres camps annexes de Gusen (I, II et III), Melk et Ebensee.

Dans la carrière Wiener Graben, les prisonniers sont divisés en deux groupes ; ceux qui doivent extraire le granit et ceux qui doivent porter les pierres hors de la carrière en montant les 186 marches du terrible escalier, qui mènent à la carrière.

Une autre torture particulièrement appréciée des SS est de rassembler en plein hiver un groupe de prisonniers dans la cour du garage puis de leur ordonner de se déshabiller complètement.

À ce moment, un garde SS les arrose d'un jet d'eau glaciale. Les prisonniers doivent ensuite rester immobiles, nus et en plein air jusqu'à ce qu'ils meurent de froid. Cette torture est toujours mortelle dans une région où la température moyenne en hiver est de -10, -15°.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, les camps annexes de Gusen sont considérés par les prisonniers comme encore pires que Mauthausen.

À la mi-avril 1945, lorsque le complexe de Mauthausen est plongé dans un chaos total suite à l'arrivée massive de prisonniers provenant d'autres camps évacués, le manque de nourriture est tel que plusieurs cas de cannibalisme sont rapportés<sup>1</sup>.

Chaque matin, de 1 500 à 2 000 hommes, plus ou moins, selon les époques, descendent là.

Clovis et Hugo, comme les autres, partent du camp en une immense colonne par cinq, échelonnés par centaines, les bras collés au corps, marchant au pas cadencé comme des automates, enlevant au passage devant la grande porte leurs calots de forçat pour saluer les officiers SS, défilant ensuite dans les camps SS avec de part et d'autre une rangée de soldats tenant des chiens en laisse ou l'arme à la bretelle...

Puis vient la descente, dans un petit chemin pour arriver à l'escalier. Elle se fait au pas de course, sous les coups de bâton et les hurlements des SS... Et c'est la plongée dans l'escalier, toujours cinq par cinq, avec les galoches de bois claquant sur les pierres... Parfois il y a des drames dans cet escalier, mais, la descente n'est pas le plus dur.

On a l'impression de descendre dans le cratère d'un volcan, un immense cratère. C'est à la fois grandiose et terrible, avec tout en haut, sur les crêtes, comme un immense cercle entourant cet espace, une haute clôture de barbelés et des miradors, perchés de loin en loin, sur quatre poteaux de sapin.

---

1. Evelyn Le Chêne, *Mauthausen, the history of a death Camp*.

Et bien sûr, dans chaque mirador, un soldat avec le fusil mitrailleur toujours prêt à tirer.

En septembre 1943, c'est l'assassinat par le SD de 47 aviateurs alliés.

Les 47 officiers sont conduits pieds nus à la carrière.

Les gens que l'on ne veut pas exécuter officiellement y sont envoyés.

Là ils succombent sous le poids d'énormes blocs de granit et sous les coups du kapo Pelzer et des SS ; ou bien on les pousse à coups de trique vers les barbelés : une sentinelle tire alors d'un mirador et abat le détenu.

Au pied des marches, les gardes chargent des pierres sur le dos de ces malheureux qui doivent les porter jusqu'au sommet. Ils accomplissent le premier voyage en portant des pierres pesant chacune environ 60 livres (plus de 27 kilos), tandis que les coups pleuvent sur eux...

Au second voyage, on les charge de pierres plus lourdes encore, et quand ces malheureux succombent sous le fardeau, on les frappe à coups de pied et de gourdin...

Le soir, 21 corps gisent le long de la route. Les 26 autres meurent le lendemain matin.

Au fond de la carrière, il y a encore un appel qui, cette fois, se fait très vite, car il ne faut pas perdre de temps. Il s'effectue presque au pas de course par le Kommandotführer SS Spatzneger que les Français appellent « Spatz » et les Espagnols « El Seco », désacralisant du même coup ce terrible bourreau.

Alors là, pendant les quelques minutes que dure cet appel, il y a un moment prodigieux, un moment extraordinaire... Sur le buisson, là-haut, les prisonniers entendent un oiseau qui chante.

Clovis et Hugo n'ont jamais entendu d'oiseau chanter à Mauthausen autre que celui-là.

Est-ce un signe pour les deux frères, Clovis et Hugo ? Nul ne sait, mais très vite, c'est la course au travail, la course vers les kommandos pour s'emparer de l'outil : pelle, pioche, pic, drague,

n'importe quoi, car autrement il faut travailler à mains nues. Les uns courent vers les fosses pour ramasser des pierres qu'un pont transbordeur traversant la carrière et attaché là-haut par des câbles immenses enlève sur un plateau de bois qui descend au fond.

D'autres courent vers les baraques, les ateliers ou encore plus loin, vers le moulin à pierre qui se dresse là-bas tout noir, dans le fond...

Puis commence le travail dans la carrière.

Dans un bruit infernal, un tournoiement continu, le bruit des wagonnets qui s'entrechoquent les uns contre les autres, le vrombissement des camions qu'il faut charger à toute vitesse, le bruit des marteaux-piqueurs tenus par les hommes qui tremblent, échelonnés un peu partout sur les roches pour percer la falaise, le halètement des compresseurs placés un peu plus loin, masquant toutes les issues, de sorte que, ni Clovis ni Hugo ne discernent de sortie de cette carrière autre que la principale.

Et c'est comme cela du matin très tôt jusqu'au soir, jusqu'au coucher du soleil...

Ainsi est le bagne, car ce cratère est un bagne, où il faut travailler sans relâche sous peine d'être battu à mort, sous le risque de recevoir une pierre lancée de là-haut. Il faut surtout ne pas se faire surprendre dans un moment de repos où on essaie d'échapper à sa fatigue, à la rudesse du travail. Ils y travaillent par tous temps : le froid, la neige. Le plus terrible est la pluie avec les vêtements de forçat en tissu spongieux qui ne sèchent pas.

Un des anciens explique à Clovis et Hugo :

— Il n'y a qu'un seul moyen de lutter contre le froid, c'est de trouver un sac de ciment vide, et d'y faire trois trous (pour la tête et les bras) et de le mettre sous la veste. Ça protège du froid et surtout du vent. Mais c'est strictement interdit et il ne faut pas se faire attraper avec un sac de ciment sous la veste.

À midi, la sirène sonne, comme les autres, Clovis et Hugo courent vers le moulin pour recevoir leur louche de soupe dans

la gamelle qu'ils portent toujours avec eux, une louche de soupe presque invariable, faite de rutabagas. Heureux s'ils trouvent quelquefois une pomme de terre ou un morceau d'os qu'ils mettent tout le jour à ronger.

— Elle était belle hier, déclare Clovis, et j'étais bien servi : cinq morceaux de patates.

— Moi, c'était de la flotte, répond Hugo, juste un morceau de patate. Ça fait la quatrième fois que j'ai de la flotte.

Un troisième :

— Mais avant-hier c'était Barnabé, je suis mal avec lui, il n'a pas remué le fond. Il prend toujours le dessus quand il me repère.

Le troisième reprend :

— Il paraît qu'il y a de la farine d'arrivée.

— C'est pas pour nous, ne t'excite pas, rétorque Hugo.

Le prisonnier s'éloigne et les deux frères de camp poursuivent.

— Si ça continue comme ça, dans trois mois la moitié seront crevés, note Clovis. À Buchenwald, elle était plus épaisse qu'ici. On pourra pas tenir à ce régime.

Clovis a parlé calmement.

— Cinq ans à Fresnes plutôt qu'un mois ici.

— Tu es con de faire ces comparaisons.

— Tu as vu ce qu'ils se mettent les polacks ? Ils se démerdent à la cantine SS. Ils ont tous les jours du rab.

Et pendant qu'ils mangent cette soupe debout, les *Meister* autrichiens font sauter les rochers à la dynamite, d'autres pierres s'éboulent et le travail recommence jusqu'au soir.

Heureux Clovis et Hugo qui dans l'intervalle échappent à l'une des terribles corvées qui se fait ici à la carrière : remonter les morts, remonter les bouteillons vides de soupe de 50 litres.

C'est dur et plus dur encore chaque jour, il faut aussi monter les tinettes d'excréments. Il y en a sept qu'il faut monter à quatre dans cet escalier pour aller fumer les jardins des SS aménagés sous les remparts.

Il y a aussi le rocher à pic que les SS appellent « Le mur des

parachutistes » par dérision. Ils y font sauter des hommes dans le vide, qui s'écrasent en bas sur les pierres comme des pantins disloqués.

L'un des premiers kommandos de Juifs ramenés d'Amsterdam au mois d'août 1942 est exterminé par ce moyen.

87 Juifs hollandais sont envoyés à la carrière et séparés des autres prisonniers... dans la carrière.

Ils rencontrent deux SS connus sous les pseudonymes de « Hans » et « The blond Damsel ».

Armés de manche de pioche, les deux hommes foncent dans le groupe de prisonniers qui extrait les pierres.

À 11 h 30, 47 des 87 Juifs hollandais gisent morts sur le sol. Ces deux crapules massacrent les Juifs sous les yeux de leurs compagnons impuissants.

Au cours de l'après-midi, quatre autres Juifs hollandais sont encore tués. Ils sont emmenés en haut de la carrière et les SS leur ordonnent de se battre au bord du précipice.

Si deux prisonniers s'écrasent en contrebas, les deux vainqueurs pourront survivre.

Deux hommes effectivement tombent, mais sitôt après les deux SS poussent les deux vainqueurs dans la carrière<sup>1</sup>.

Clovis et Hugo en sont témoins, aussi sont-ils mutés à Gusen, en espérant que là ils n'en sortent pas vivants. Pourquoi ne sont-ils pas abattus sur place, comme c'est de coutume ? Il leur faudra peu de temps pour apprendre que c'est suite à une erreur administrative du camp. Grâce à Tonio Beretto surtout, les deux hommes passent pour être des *Ehrenhäftling*, prisonniers jouissant d'un régime de faveur, parents d'un politicien connu, une personnalité pro-allemande ayant fait un faux pas. C'est aussi la raison pour laquelle ils ne sont jamais séparés.

Clovis et Hugo se demandent bien de quelle personnalité ils seraient parents, mais à coup sûr ce doit être quelqu'un d'important puisque leurs fiches sont de couleur rouge vif, les désignant comme des « VIP » du camp.

---

1. Témoignage réel.

Les deux camarades apprendront cette manipulation de Tonio au moment de leur départ pour Gusen, juste quand l'un des gardiens allemands, Hardy Klegger les rassure à sa manière :

— Ne croyez pas que nous soyons tous des barbares ! Moi je suis ici par mesure disciplinaire pour avoir trop parlé contre l'extermination.

C'est parce que je suis moi-même parent d'un des proches d'Adolphe que je ne suis pas ici comme prisonnier politique. Adolphe est un fou sanguinaire et nous sommes nombreux à avoir hâte que cette guerre se termine, à souhaiter que vous gagniez la guerre, vous ou vos alliés !

Moi, je fais ce que je peux pour épargner tous ceux que je peux, pour les protéger, mais je suis entouré de fous barbares et je ne peux pas faire grand chose, d'autant que je suis cantonné à l'administration, sous haute surveillance. Je vous souhaite de vous en sortir et de réussir à faire savoir au monde ce qui se passe ici !

Dès 1943, les halls utilisés initialement pour les tailleurs de pierre accueillent des fabriques d'armes et des terrains de la Dest sont loués aux firmes *Steyr-Daimler-Puch AG* et *Messerschmitt* pour la fabrication de pièces d'armement et de moteurs d'avion.

Les prisonniers doivent percer dix kilomètres de tunnel dans les collines de Saint Georgen, sans matériel adapté. Il s'agit d'un vaste ensemble souterrain comprenant des galeries reliées par une voie de chemin de fer.

Les 987 avions à réaction fabriqués dans ces installations seront achevés trop tard pour être utilisés avant la défaite allemande.



# ***Gusen I***



Le camp de Gusen est sous le commandement du capitaine SS Karl Chmielewski<sup>1</sup>.

C'est là que Clovis et Hugo sont dirigés et il est situé à cinq kilomètres de Mauthausen.

Les prisonniers doivent alors marcher quotidiennement quatre kilomètres pour atteindre la carrière de pierre de Gusen.

Derrière les carrières de Gusen I, quatre vastes tunnels souterrains, avec deux ramifications, sont creusés dans la colline.

Les baraques de Gusen sont divisées en deux sections A et B (*Stube A, Stube B*).

Les malades, blessés ou ceux qui sont devenus trop faibles pour travailler sont entassés dans la section B. Ils doivent dormir à même le sol sans couverture, ne reçoivent ni soins, ni eau, ni nourriture, et sont condamnés à mourir de faim dans des conditions indescriptibles.

Les détenus sont massivement utilisés dans les usines installées par les firmes *Steyr, Daimler, Puch* et *Messerschmitt* pour la fabrication des pièces de fusils et des moteurs d'avions<sup>2</sup>.

En 1944, pour parer aux attaques aériennes, des galeries souterraines abritent progressivement des chaînes de montage.

Clovis et Hugo sont affectés un temps, dans un block ne

---

1. Jugé en Allemagne en 1961, condamné à la prison à perpétuité.

2. À partir de 1943, les détenus sont massivement utilisés dans ces usines.

contenant que des gens devant travailler à la construction de l'usine souterraine de Saint Clovis.

Ils couchent par trois sur des lits à étages sur une largeur de 75 centimètres.

Ils sont moins serrés qu'en quarantaine, mais par suite de l'encombrement des lits, les manœuvres pour échapper aux coups deviennent plus difficiles.

Les coups de goumi, de poing, de pied, sont largement distribués avec une brutalité féroce par les Polonais, détenus de droit commun, administrateurs du camp, du chef de camp au petit serveur de block.

Les rations sont automatiquement revendues contre la rondelle de charcuterie journalière.

Clovis et Hugo étant aussi des droits communs y échappent généralement, par solidarité peut-être, mais plus probablement encore par crainte.

Il est vrai qu'Hugo parle aussi bien polonais qu'allemand ou français et qu'il possède une très forte personnalité, mais également un charisme qui en impose à tous, aussi les Polonais passent-ils toujours à côté de lui, et donc de Clovis, son frère d'âme, sans même leur prêter un regard.

La nature humaine doit être plus résistante aux coups, proportionnellement à son squelette, qu'aucune bête.

Pour se lever, pour se coucher, pour recevoir une ration, c'est chaque fois une épreuve.

Polonais, Russes, Français sont mélangés, le pourcentage de ces derniers ne dépasse pas 7 %.

Beaucoup de Polonais mangent à leur faim ; les postes qu'ils occupent leur donnant une priorité dont ils abusent. Au block, ils ont tous les droits, aussi les plus soumis n'ont pas la parole et sont en butte aux brutalités de tous.

Quant aux Russes, plus doux, le vol est cependant le moyen d'augmenter leur ration et de se procurer du tabac.

Clovis et Hugo changent alors de kommando et sont chargés de pelleter les gravats des marteaux piqueurs. Ils les jettent

sur un tapis roulant qui remplit les wagonnets qu'ils poussent ensuite vers l'extérieur. Les deux frères respirent mal avec le bruit, la poussière, les fuites d'air comprimé et la puanteur, c'est l'enfer !

Un kapo polonais les surveille en fumant.

Clovis a la frousse que la montagne ne s'écroule sur lui malgré le boisage des galeries effectué par des spécialistes autrichiens, mais il ne montre rien.

Puis les deux frères sont versés dans divers kommandos de l'usine souterraine de Gusen qui se construit.

Au début, ils sont 500 environ. Le lieu du travail est à plusieurs kilomètres du camp.

Lever à 3 h 30, café ou petite soupe, c'est-à-dire de l'eau chaude, les pâtes restant au fond sont automatiquement réservées aux « durs », Clovis et Hugo en faisant partie.

5 h, rassemblement.

Hugo se plaint :

— Il neige jusqu'en mai et il pleut jusqu'en juin. Quel pays !

Clovis réussit à faire passer un message vers l'extérieur, à Simonechka :

*Nous sommes à 1 500 mètres du Danube Bleu. Il y a deux mois que nous grelottons. On se rend à Saint Clovis par le train, en wagon découvert, et pendant 12 heures, c'est le travail plus ou moins pénible ; le terrassement n'est rien à côté des kommandos où il faut porter des charges trop lourdes pour des forces qui s'épuisent. Chaque pierre est payée de sang humain.*

Il ne fait pas bon faiblir, Vlad Kopeschki, le kapo, brute chargée de surveiller l'équipe, est là pour frapper et cela devant les SS qui l'encouragent de la voix quand ce n'est pas en se joignant à lui.

Mais Vlad se méfie de Clovis et d'Hugo. Il les laisse tranquilles parce que des rumeurs lui sont venues aux oreilles que les deux frères ont beaucoup d'amis et que le dernier kapo à s'être attaqué à eux avait fini les testicules tranchés et placés dans sa bouche. Rumeurs infondées qu'a fait courir Tonio, de Mauthausen, mais ça, les kapos l'ignorent.

Une journée en gare de Saint Clovis ; il faut décharger les wagons dans un délai très rapide ; ce jour-là, il y en a un assez grand nombre et la plupart contiennent des éléments de baraquement.

Pendant toute la journée, ils doivent travailler en courant, mal chaussés, dans la boue glacée. C'est des allers et venues continus, sans répit, chaque fois qu'ils passent devant le kapo la plupart reçoivent un ou plusieurs coups sur la tête sans raison.

Les panneaux sont lancés des wagons, mais en les prenant il faut se garantir d'un accident difficile à éviter. Il y en a beaucoup ce jour-là.

À un certain moment, un prisonnier, en descendant le remblai, car il n'y a pas de quai, tombe avec sa charge sur lui.

Vlad se précipite sur lui le rouant de coups et le forçant à se relever puis, se tournant vers son équipier, il recommence en le suivant pendant le reste du trajet, s'arrêtant de frapper lorsque le bâton est entièrement rompu.

À midi, c'est l'inévitable soupe de rutabagas, dans un baraquement, distribution faite au milieu d'un désordre général. C'est à ce moment-là que, pour une raison inconnue, Vlad est retrouvé écrasé sous un panneau. Personne n'a rien vu, rien entendu.

Comme à priori personne ne manquait à la distribution de soupe, l'affaire est classée dans les accidents de travail.

Dans la réalité, les prisonniers savent bien que Vlad doit son accident « de travail » à Clovis et Hugo.

Le soir, tous rentrent au block alors qu'il fait déjà nuit. Il faut deux heures pour toucher son quart de pain, soit 300 grammes et sa rondelle de saucisson.

Les prisonniers ne peuvent pas se coucher sans avoir auparavant passé une revue de numéros cousus sur les habits, un contrôle de poux, à la douche, etc.

Les vêtements sont souvent trempés quand l'averse est tombée et n'ont pas le temps de sécher pendant la nuit. À ce régime-là, il est évident que les prisonniers s'épuisent rapidement.

Le car spécial à gaz emmenant les déportés déficients fait plusieurs voyages, conduisant ceux-ci dans l'éternité chaque fois que le décongestionnement du Revier est nécessaire.

Chaque jour, une ou plusieurs exécutions se font à la suite de vol, de retard à l'appel, de rébellion envers les kapos et ce sont ces derniers qui se chargent de l'opération. Ces derniers qui commencent sérieusement à se méfier des deux frères. Les toucher, c'est prendre le risque de finir comme Vlad. De plus, les deux hommes semblent soumis à une protection divine.

Ainsi, l'un des kapos décide-t-il de s'occuper d'eux, il est mordu gravement par un berger allemand. Sa jambe s'infecte, il meurt quelques semaines plus tard.

Un autre, avec la même intention, se précipitant sur Hugo, matraque en l'air, fait une chute et tombe d'une falaise bien avant d'avoir touché son homme. Un accident, un vrai celui-là dont plusieurs officiers SS sont témoins.

Un troisième décide d'abattre les deux hommes sur place, sort son arme qui s'enraille et lui explose au visage.

Aussi les kapos s'organisent-ils pour que les deux hommes soient envoyés à Gusen II.



# ***Gusen II***



L'état-major de ce block est pire que celui de Mauthausen, c'est une équipe de tueurs à qui ils ont à faire.

Bagne des bagnes, enfer des enfers, le camp de la mort, le camp du meurtre, le camp du suicide, le camp de la folie.

Gusen II, dont le nom seul fait trembler ceux de Gusen I, ce camp qui passe pour être le plus terrible des kommandos sous la tutelle de Mauthausen.

On ne revient pas en arrière, on ne va pas de Gusen II à Gusen I ou à Mauthausen.

Il n'y qu'une porte de sortie : la grande, celle qui passe par la cheminée.

Le camp compte 19 blocks. Les baraques sont beaucoup plus grandes que dans tous les autres camps.

Le KZ Gusen II, réservoir de main d'œuvre de Bergkristall compte 16 000 détenus venant de toute l'Europe, vivant et travaillant dans d'épouvantables conditions. L'espérance de vie est de quatre à cinq semaines...

Un homme normalement constitué, en bonne santé et bien nourri tient au maximum quatre mois.

Le pire des kommandos est le *Kommando Beton*, où au bout de deux semaines, le déporté est déclaré *Arbeitsunfähiger Häftling* (détenu incapable de travailler), mené directement au *Krematorium* et réduit en cendres...

Le détenu qui par malheur tombe dans les fondations ou le coffrage, s'il n'a pas la force d'en sortir, est englouti vif dans le béton...

Hugo et Clovis sont bien d'accord : c'est très mauvais. Les camarades qu'ils revoient augurent mal de leur sort.

Dans ce camp, ils sont vite informés par eux. Aucune hygiène, douches très rares, changement de linge après plusieurs semaines, environ six ou huit parfois.

Tous les quatre mois, désinfection.

En sortant de la douche, ils sont réunis nus dans des blocks désinfectés, pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans le travail. Les paquets de vêtements sont distribués le lendemain à toute allure, si bien qu'ils endossent du linge qui a été porté précédemment pendant plus d'un mois par un autre.

Vers le 13 février 1944, Clovis et Hugo sont admis comme aides-ingénieurs à l'intérieur de l'usine. Ils portent les appareils des ingénieurs et le travail restant à faire après leur départ est nul.

Il faut dire que les ingénieurs les ont à la bonne, pour leur courage d'être arrivés vivants jusque-là.

La réputation de leur baraka est également arrivée jusque-là. Enfin la plupart de ces ingénieurs n'apprécient pas la façon d'agir de leurs congénères SS. De plus, un ou deux sont des anti-hitlériens cachés.

La fatigue résulte de la course le long des galeries encombrées de tapis roulants et de matériel, mais ils n'ont plus de kapos, donc tranquillité de ce côté-là. Heureusement parce que pour les autres, c'est l'enfer.

Le chef des kapos, Pavlov, un Polonais, est un sadique de la matraque.

Les prisonniers sont frappés à tort et à travers, reçoivent des raclées magistrales les laissant abrutis, et il faut se maintenir debout, car tomber est dangereux : c'est le piétinement et les coups de pied dans la tête qui eux, sont le plus à craindre. Combien de prisonniers sont atteints ainsi mortellement !

Repos et appel général tous les quinze jours.

Un samedi, pendant l'appel, Clovis et Hugo voient un voisin espagnol tousser un peu trop bruyamment pendant qu'un Belge a

un pan de chemise qui dépasse de son pantalon. Cela coûte la vie aux deux. Ce jour-là, le chef de block avait, en guise de matraque, un nerf de bœuf à la main.

Gusen II est une bête dévoreuse d'hommes.

Des Italiens, des Belges arrivent. Ils sont rapidement exterminés. Savoir économiser ses forces est un art et ils étaient arrivés trop confiants sur la marche rapide des événements.

En tout et pour tout, le camp principal de Mauthausen est constitué de 32 baraques entourées d'une enceinte barbelée placée sous courant électrique à haute tension, de hauts murs et de plusieurs miradors.

Suite au nombre extrêmement élevé de prisonniers entassés dans le camp principal, Franz Zierys, commandant du camp, ordonne d'agrandir l'enceinte du camp vers le nord et l'ouest. Cette partie du camp est appelée le « camp russe » ou le « block 20 ».

Le block 20 reçoit des déportés (principalement Russes mais aussi Polonais ou Yougoslaves) en attente d'exécution dans le cadre de l'action *Kugel* (balle).

L'action *Kugel* ordonne que les officiers évadés et repris soient conduits à Mauthausen dans le plus grand secret pour y être éliminés.

Le block 20 est séparé du camp par un mur élevé électrifié, avec deux miradors équipés de mitrailleuses. La nourriture est distribuée de façon très irrégulière, les prisonniers doivent se coucher à même le sol en béton, sans couverture.

Un matin, après l'interminable appel et la grande bousculade pour la formation des kommandos, un kapo met Clovis et Hugo d'autorité dans son groupe malgré leur étonnement, le groupe du block 20.

Il lui manquait deux hommes et pour ne pas être sévèrement puni par ses supérieurs, il a pris l'initiative de prendre deux hommes au hasard.

Et bien sûr ça tombe sur les deux compères.

Le temps que les autres prisonniers réagissent, ils sortent

et franchissent le portail de sortie du camp. Tête droite et découverte, bras collés aux cuisses pour être comptés à nouveau. Le kapo accélère les choses de crainte que son stratagème ne soit repéré et dénoncé. Il pousse ses prisonniers vers la navette rentrant à Mauthausen, tous des Russes.

Hugo qui comprend le russe explique ce qui se passe à Clovis. Ce kapo, involontairement, vient de leur sauver la vie.

Dans le camion devant les ramener à Mauthausen, les deux camarades transpirent à grosses gouttes et soufflent dès que le véhicule démarre, tellement ils ont eu peur d'être reconnus ou dénoncés par les autres, à commencer par les autres kapos.

Ils s'aperçoivent qu'ils sont les seuls Français du groupe, tous ont les lettres *R* ou *SU* sur leurs matricules comme le kapo lui-même, et cela inquiète beaucoup Clovis et Hugo, mais le kapo s'en rend compte, il se saisit de leurs vestes à mi-parcours et les balance dans le fossé, sans que le camion ne s'arrête.

En échange il leur refile deux vestes portant la lettre *R*, probablement les vestes de deux morts. La baraka est encore avec eux !

Savoir s'ils ne seront pas reconnus en revenant au camp de Mauthausen, ils préfèrent ne pas y penser de suite. Et de ce fait, en arrivant, ils n'aperçoivent que de nouveaux visages squelettiques.

En arrivant au camp russe, certains s'assoient où ils peuvent, d'autres se réchauffent en battant les bras où se frottant mutuellement le dos, car les matins sont froids là-bas, il faut attendre 10 h pour se réchauffer au soleil.

Dans ce block, sont entassés, dans des conditions effroyables, près de 1 000 officiers évadés, presque tous Soviétiques. Soumis à de terribles brimades, de jour et de nuit, leur nourriture réduite à des rations de famine, ils sont voués à une mort certaine.

Ils parlent beaucoup et c'est pénible pour Clovis de ne rien comprendre.

Les regards sont tournés vers eux.

Hugo inspecte les lieux, discute avec l'un ou l'autre, en russe.

Les principales têtes du camp russe le rassurent. Prisonnier pour prisonnier, pas un ne les dénoncera, au contraire, Clovis et Hugo seront couverts. Simonechka et Zohra ne sont pas étrangères à cette protection. En effet, les deux femmes ont désigné Clovis et Hugo comme leurs hommes.

Quel étonnement pour les deux Français d'entendre des gaillards venus de régions si différentes, et dans ce contexte, donner une telle leçon d'humanité.

Eux, les rescapés d'une guerre terrible qu'ils subissent depuis quatre années racontent les villages incendiés, pillés, les habitants pendus, les prisonniers exterminés par l'armée nazie.

Hugo écoute sans trop les croire, hélas ! C'était encore en-dessous de la vérité.

Clovis et Hugo avaient oublié que la vie c'est aussi le chant, la musique, les Russes le leur rappellent, car la chorale continue même la nuit autour du feu. C'est un moment de revanche sur la barbarie qui les entoure.

Pourtant, au camp, les Russes sont aussi mal vus que les Juifs polonais et hongrois

Hélas ! Souvent une nouvelle fumée interrompt le concert et de nouveaux wagons se présentent. Les jours où ils pratiquent ces longues poses, ils peuvent voir les kommandos transporter leurs morts.

Un vieux Russe leur dégotte de vieux pull-overs dénichés on ne sait où et des sacs de papier-ciment (strictement interdits) que l'on met contre le froid.

Parfois, autour du feu, les Russes sortent de leurs chemises soit une ou deux patates ou même une betterave et les font cuire.

Clovis et Hugo ne savent pas comment ils font pour récupérer ces précieuses denrées, mais ils y parviennent.

La solidarité fonctionne parfaitement avec eux, dans le kommando.

Ainsi, Chourabora, un solide gaillard qui a l'idée « d'échanger » ses galoches avec celles d'un *Stubendienst* (prisonnier chargé de l'entretien de la chambre), beaucoup plus belles comme il se doit.

Surpris par le chef de block, il est tellement tabassé que c'est dans les lavabos (*Washrooms*) qu'il est jeté avec les morts habituels de la nuit.

Récupéré par Michka et ses copains, il peut subir l'appel du matin et passer le portail avec le kommando pour prendre la navette.

Pendant quelques jours, avec l'accord du *Posten* (garde autour du camp) qui les compte sans arrêt, il reste allongé dans la cabane du *Master* sans travailler, reprend des forces et s'en tire bien. Mais il revient de loin.

Comme Clovis et Hugo sont les seuls étrangers dans leur groupe, ils profitent de leur solidarité et même de leurs larcins et deviennent les *Malyi Frantsouz* (les petits Français).

Les blocks 19 et 20 sont habités par des détenus condamnés irrémédiablement à mourir de faim ou de mauvais traitements. Ils reçoivent la soupe dans les cuvettes des lavabos, et les plus forts peuvent seuls puiser dans leur main un peu de soupe. Ils reçoivent 400 grammes de pain par semaine, du pain qui ressemble de plus en plus à de la sciure de bois. Ils ne travaillent pas, mais restent exposés aux intempéries dans l'enceinte du block, vêtus d'un rayé seulement et toute la journée dans l'immobilité absolue. Ils ne sont évidemment jamais admis au Revier.

Parfois les prisonniers rongent un morceau de charbon de bois, cela calme la faim et surtout les diarrhées fréquentes.

Les Russes sont les maîtres dans le trafic de nourriture où avec les échanges divers ils risquent beaucoup. Cela leur vaut des bonnes trempes de la part des kapos et ils reprennent souvent le travail la tête bien amochée et parfois même on ne les revoit plus du tout, remplacés aussitôt par d'autres. La main-d'œuvre ne manque pas !

Et pourtant la solidarité joue, ainsi, deux enfants tendent même une brioche à Clovis que ce dernier engloutit aussitôt.

Ils renouvellent ce geste plusieurs fois.

La solidarité française au camp fonctionne aussi.

Plusieurs jours après la distribution du pain, un Français vient leur en apporter un morceau supplémentaire.

Ceux qui viennent remplacer les éclopés arrivent souvent avec des costumes neufs alors que les plus anciens ont les mêmes haillons depuis des mois. C'est souvent une source de trafics dont, malheureusement, ils subissent les conséquences.

Hugo a des furoncles au cou et sous les bras, Clovis les chevilles enflées, mais les deux hommes ont le moral quand même, ils ont foi en leur baraka.

La guerre ne devrait-elle pas finir bientôt !



# *L'évasion du block 20*



Parmi les prisonniers russes se trouvent Michail et Nikolai. Alors qu'ils sont dans la cour, ils apprennent l'élimination des détenus du block 20, « le block des morts » pour le mois suivant.

Se sachant condamnés, ils commencent alors à projeter un plan de fuite, le 2 février 1945, avec les moyens à leur disposition : quelques pelles, des pierres, des savons, deux extincteurs.

Il y a notamment 500 soldats russes qui sont écroués parce qu'ils ne veulent pas combattre pour les Allemands.

Tous sont exténués, car sous-alimentés.

Les phases chronologiques en sont les suivantes.

Ratissage de la neige autour du block, comme d'habitude, mais en tassant de gros tas, près du mur, sous les miradors, de façon à faciliter l'approche des sentinelles.

Pendant la nuit, liquidation du chef de block et des sept assistants, tous criminels féroces, puis leurs vêtements endossés, sortie tumultueuse dans la cour et manœuvre infernale, comme cela se faisait couramment, avec des ordres hurlés en allemand.

En pleine nuit, à la date fixée, un commandement retentit : *Alles raus !*

Il arrive souvent qu'un SS survienne et fasse sortir tout le monde dans la cour du block pour une séance de brimades brutales. Nul ne s'étonne donc. En un clin d'œil, les conjurés étrangent le chef de block et ses acolytes. Deux groupes escaladent les monticules de neige et aveuglent les sentinelles des miradors avec les deux extincteurs à mousse pris dans le block.

Aussitôt, d'autres groupes dont l'un compte Clovis et Hugo, jettent des couvertures mouillées qui provoquent des courts-circuits, sur les fils de fer barbelés pour permettre le passage.

Grâce à cela, beaucoup commencent à franchir la redoutable clôture.

Immédiatement, les autres miradors ouvrent le feu et tout Mauthausen est éveillé par le crépitement des armes automatiques, le sifflement des balles qui rasant le toit des blocks et les cris des SS.

Les deux premiers groupes, avec des mitrailleuses prises aux SS des miradors proches neutralisent les autres miradors, tandis que leurs camarades s'évadent.

Ils parviennent à sortir du camp pour le plus grand nombre.

Quatorze seulement des insurgés, sur 400 environ, sont tués au cours de l'opération.

Les autres se dispersèrent dans la campagne où, pour se procurer des armes, ils attaquent un poste de défense antiaérienne.

Les SS, un moment désorientés, ripostent avec toute la force de répression dont ils sont encore capables.

Pendant trois jours, une terrible chasse à l'homme est menée par les SS et leurs chiens, la gendarmerie et des tueurs aux abois.

La population, y compris des enfants, est appelée par la radio à participer à la chasse.

En effet, la sirène du camp réveille tous les habitants dans les villages autour, l'escadron de protection (SS, Volkssturm) informe les habitants que 500 criminels se sont révoltés et enfuis vers le nord et tous les hommes doivent poursuivre les criminels.

La plupart des gens sont prêts à participer à « la chasse » mais cependant quelques habitants, comme Monsieur Karner ou le gendarme Birker, s'opposent aux ordres. Le gendarme lui-même interdit à ses collègues de chasser les Russes.

Dans les heures qui suivent, beaucoup de Russes sont exécutés par la population locale, la Wehrmacht et d'autres organisations du Troisième Reich (Hitlerjugend, Volkssturm, SS).

Un paysan allemand, Hans Brugman fait partie du groupe des chasseurs. Avec son fils de seize ans, il arrête Clovis, Hugo et leurs deux compagnes, mais ils ne sont pas capables de les tuer.

Brugman et son fils décident de laisser partir les captifs quand à ce moment-là, un officier SS arrive pour les exécuter, mais c'est lui que Hans Brugman abat.

Clovis, Hugo, Simonechka et Zohra sont alors invités à se cacher dans la famille Brugman. Là, ils reçoivent des vêtements et de la nourriture. Heureusement, lors d'une perquisition, les SS ne les trouvent pas. D'autres Russes n'ont pas la même chance.

La plupart des évadés, mal vêtus, pieds nus, affamés, ne connaissent pas longtemps la liberté pour laquelle ils ont tenté l'exploit de l'impossible. Beaucoup tombent d'épuisement avant d'être repris. Les autres sont massacrés le plus souvent sur place, isolément ou en groupes.

Ils sont une dizaine, dont Clovis, Hugo, Simonechka et Zohra, qui parviennent à trouver finalement le chemin du salut.

Le lendemain, les kommandos de travail ne peuvent sortir du camp intérieur, faute de sentinelles pour les accompagner.

Pendant deux jours, les prisonniers qui n'ont pas participé à l'évasion voient ramener des cadavres défigurés, traînés au bout d'une corde attachée aux pieds.

*Un Russe est mis à la tour, c'est-à-dire enchaîné au mur, près de la porte d'entrée. Au début de la nuit arrive le Rapportführer Riegeler, qui frappe le malheureux et le jette à terre, puis il prend sa canne et lui crève les yeux, lui écrase les côtes à coups de talon, lui transperce la gorge avec sa canne qui sort par la nuque, le sang étouffe les cris de l'homme qui vit toujours. Alors Riegeler l'achève d'un coup de revolver<sup>1</sup>.*

Ils peuvent en compter plus de 300, mais il semble que quelques-uns des évadés aient pu gagner la montagne.

Les hommes demeurés au block 20, trop affaiblis pour

---

1. Michel de Bouard, *Mauthausen*. Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, N° 16-16, juillet-septembre 1954.

participer à l'évasion, sont alors rageusement exterminés le lendemain matin et le block désaffecté.

Finale­ment, 17 fugitifs seulement ne seront pas retrouvés. Une douzaine parviennent à s'en sortir, cachés dans des familles hostiles au régime nazi.

# *Zohra la Tsigane*



Dans la grange de Hans Brugman, sous la paille jonchant le sol, où se trouvent les vaches, une cave est dissimulée.

C'est là, dans cette cave, que Clovis, Hugo, Simonechka et Zohra vont passer un mois, cachés, le temps que les choses se tassent un peu.

Hans Brugman et sa famille prennent bien soin de leurs invités pendant tout ce temps, leur fournissant nourriture et vêtements. À trois reprises, la nuit, ils peuvent même prendre une douche chaude.

Pour la première fois, Clovis à enfin l'occasion de serrer Simonechka dans ses bras, et que font-ils la première fois qu'ils se retrouvent dans cette cave, enfin libres ? Ils se regardent dans les yeux.

Hugo et Zohra font de même.

Ils se regardent, se racontent. Ils sont encore entre la peur d'être repris, dénoncés, et la joie d'être enfin libres.

Simonechka se raconte la première, avec son accent prononcé.

Puis c'est le tour de Zohra.

Chacun écoute religieusement, comme ça a été le cas pour Simonechka.

Zohra a grandi un peu partout, en France, habituée aux voyages, à la liberté et au dur labeur. Ses parents, d'origine kabyle, sont installés en France depuis 1938.

Leur roulotte est garée pour l'hiver sur un terrain, à La Courneuve, dans la région parisienne. Ils sont une quinzaine de roulottes pour une trentaine de Tsiganes.

Les Allemands leur ordonnent de rester dans les roulottes. Les parents de Zohra doivent alors la transformer en une maison de bois et ils doivent apprendre à cuisiner au four et non plus au feu de bois.

Avec la suspension des déportations de Tsiganes en 1940, ces camps deviennent des lieux de détention à long terme pour eux.

Les voisins allemands du camp de La Courneuve se plaignent alors à plusieurs reprises et exigent leur déportation pour « sauvegarder la morale publique et la sécurité ».

La police locale prétexte de ces plaintes pour demander officiellement au chef de la SS, Heinrich Himmler, la reprise des déportations.

En attendant, le gouvernement de Vichy organise leur internement dans des camps familiaux.

Les Tsiganes français ne sont cependant pas encore déportés sauf ceux des départements du Nord et du Pas-de-Calais rattachés au gouvernement militaire de Bruxelles.

1940–1944 : les Tsiganes sont obligés de se faire enregistrer comme membres d'une autre « race ».

Le terrain sur lequel sont installés Zohra et les siens est clôturé et placé sous surveillance policière.

Zohra a quinze ans quand les Allemands emmènent son père, en 1941. Quelques mois plus tard, sa mère reçoit les cendres de son mari dans une boîte.

Ensuite, ils prennent sa sœur de dix-sept ans, Nora. Enfin, ils sont tous déportés dans un camp nazi réservé aux Tsiganes, à Birkenau.

Ils vivent à l'ombre de la fumée du four crématoire. Ils appellent l'allée qui longe leurs baraquements la « route de la mort » parce qu'elle conduit aux chambres à gaz.

Séparée de sa famille sur un coup de tête d'un SS, Zohra est envoyée le 8 juin 1941 à Buchenwald, où elle est employée dans les kommandos les plus mortels.

La plupart de ses congénères dans ces kommandos ont été arrêtés en mai-juin 1938 au titre d'une vaste opération policière portant le nom de code *Aktion Arbeitsscheu Reich*, que l'on peut traduire par « Action fainéant ».

Zohra est cataloguée sous les lettres *ASR* et porte le triangle noir.

Quelques mois plus tard, un certain nombre de Tsiganes (Kalé ou Gitans), sont transférés à Mauthausen comme « apprentis tailleurs de pierre », principalement. Quelques jeunes femmes font partie de ce déplacement, dont Zohra, qui se retrouve ainsi dans le camp russe de Mauthausen, le block 51. Pourquoi russe alors qu'elle est Française ? Un des kapos, la trouvant fort à son goût, s'est arrangé pour l'acheter afin qu'elle soit mutée dans son groupe.

Le soir même il la fait venir dans sa cabane, avec l'intention de la prendre, de force s'il le faut.

Mal lui en prend, Zohra manie très bien le couteau, c'est un don de famille.

Le kapo est retrouvé le lendemain matin la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. On appelle ça le « sourire kabyle ».

Par la suite, Zohra et Simonechka deviennent les meilleures amies et partagent tout, souffrance, faim, larmes et confidences.

Elles font alors la connaissance de Clovis et Hugo.

Malgré ces barbelés qui les séparent, ils s'échangent des messages de façon discrète et subtile, parfois sous les yeux des SS qui ne voient rien.

Très vite, un stratagème est organisé pour que les deux hommes rejoignent le camp russe, et ça marche grâce à un concours de circonstances inattendu, comme on l'a vu.

Enfin arrive le 2 février 1945 et l'évasion.

Les Tsiganes furent parmi les « oubliés » du procès de Nuremberg. De son ouverture jusqu'à son verdict, le 1<sup>er</sup> octobre 1946,

aucun Tsigane ne sera appelé à témoigner. Les victimes tsiganes du régime hitlérien ne seront pas une seule fois mentionnées durant le procès et plusieurs pays européens continueront de garder ces populations dans les camps d'internement pendant plusieurs mois.

Les Tsiganes furent persécutés pour des raisons raciales par le régime nazi et ses alliés dans toute l'Europe.

Les nazis considéraient les Tsiganes comme « racialement inférieurs », et le destin de ceux-ci fut, en de nombreux points, parallèle à celui des Juifs. Les Tsiganes subirent l'internement, le travail forcé et beaucoup furent assassinés. Ils étaient aussi soumis à la déportation dans les camps d'extermination.

Les *Einsatzgruppen* (unités mobiles d'extermination) assassinèrent des dizaines de milliers de Tsiganes dans les territoires de l'est occupés par les Allemands. En outre, des milliers d'entre eux furent tués dans les camps d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, de Chelmno, de Belzec, de Sobibor et de Treblinka.

Les nazis incarcérèrent aussi des milliers de Tsiganes dans les camps de concentration de Bergen-Belsen, de Sachsenhausen, de Buchenwald, de Dachau, de Mauthausen et de Ravensbrück.

Le 21 septembre 1939, Reinhard Heydrich, chef de l'Office central de Sécurité du Reich, rencontrait les fonctionnaires de la Police de Sûreté (Sipo) et du Service de la sûreté (SD) à Berlin. Ils décidèrent d'expulser 30 000 Tsiganes allemands et autrichiens dans des régions à l'est du grand Reich, dans le gouvernement général de Pologne.

Ce plan fut abandonné devant l'opposition de Hans Frank, le gouverneur général de Pologne occupée. Priorité fut accordée aux déportations des Juifs d'Allemagne.

Il y eut néanmoins des déportations de Tsiganes du Reich. Environ 2 500 d'entre eux furent déportés en Pologne en avril et mai 1940. Ils furent exterminés, mourant de faim ou épuisés par le travail. Les malades étaient abattus. 5 000 autres Tsiganes furent expulsés à Lodz, où ils furent maintenus dans un secteur

séparé du ghetto. Ceux qui survécurent aux terribles conditions de vie dans le ghetto allaient plus tard être déportés dans le camp d'extermination de Chelmno, où ils furent tués dans des camions à gaz.

En décembre 1942, Himmler signa un ordre de déportation pour tous les Tsiganes d'Allemagne.

Les quelques exceptions qu'Himmler accorda, furent souvent ignorées au niveau local.

Même des soldats servant dans l'armée allemande (la Wehrmacht), qui étaient rentrés en permission furent arrêtés et expulsés parce qu'ils étaient Tsiganes.

Les Tsiganes d'Allemagne furent déportés à Auschwitz, où un camp avait été conçu spécialement pour eux : « le camp des familles tziganes ». Des familles entières y étaient incarcérées ensemble. Les jumeaux et les nains furent cependant séparés des autres et soumis aux expériences médicales pseudo scientifiques menées par le capitaine SS, le docteur Josef Mengele.

Des médecins nazis utilisèrent également des prisonniers tziganes dans des expériences médicales dans les camps de Ravensbrück, du Natzweiler-Struthof et de Sachsenhausen.

« Le camp des familles tziganes » d'Auschwitz fut le théâtre d'épidémies – le typhus, la variole et la dysenterie – qui en réduisirent considérablement la population.

En mai 1944, les allemands décidèrent de liquider le camp.

Alors que les SS l'entouraient, ils trouvèrent face à eux des Tsiganes armés de barres de fer et prêts à se battre. Les Allemands reculèrent et reportèrent la liquidation.

Plus tard ce même mois, les SS transférèrent hors du camp des familles, environ 1 500 Tsiganes qui étaient encore capables de travailler.

Presque 1 500 détenus supplémentaires furent transférés en août. Ceux restant, près de 3 000, furent exterminés. Au moins 19 000 sur les 23 000 Tsiganes déportés à Auschwitz y périrent.

Dans les zones de l'Europe occupées par les Allemands, le destin des Tsiganes varia d'un pays à l'autre, selon les circonstances locales.

Les nazis les internèrent généralement et les déportèrent ensuite en Allemagne ou en Pologne pour les soumettre au travail forcé ou pour les assassiner. Beaucoup de Tsiganes de Pologne, des Pays-Bas, de Hongrie, d'Italie, de Yougoslavie et d'Albanie furent abattus ou déportés dans les camps d'extermination et exterminés. Dans les pays baltes et les zones de l'Union soviétique occupées par les Allemands, les *Einsatzgruppen* (unités mobiles d'extermination) les massacraient en même temps qu'ils exterminaient les Juifs et les responsables communistes.

Des milliers de Tsiganes, hommes, femmes et enfants furent tués au cours de ces opérations. Beaucoup furent assassinés avec les Juifs à Babi Yar, près de Kiev, par exemple.

Les Roumains n'adoptèrent pas de politique systématique d'extermination des Tsiganes.

Cependant, en 1941 et 1942, de 20 à 26 000 Tsiganes de la région de Bucarest furent expulsés en Transnistrie, en Ukraine sous occupation roumaine, où des milliers devaient mourir de maladie, de famine et de mauvais traitements.

En Serbie, en automne 1941, des pelotons d'exécution de l'armée allemande (la Wehrmacht) exécutèrent presque toute la population des hommes tziganes adultes ainsi que la plupart des hommes juifs adultes, pour se venger de l'assassinat de soldats allemands par des résistants serbes. En Croatie, les Oustachis (fascistes croates alliés de l'Allemagne) tuèrent près de 50 000 Tsiganes. Beaucoup furent internés et exterminés dans le camp de concentration de Jasenovac.

On ne connaît pas exactement le nombre de Tsiganes tués au cours de la Shoah. Bien que des chiffres exacts ou des pourcentages ne puissent pas être vérifiés, les historiens estiment que les Allemands et leurs alliés auraient exterminé de 25 à 50% de tous les Tsiganes européens. Sur environ 1 000 000 vivant en Europe avant la guerre, au moins 220 000 auraient ainsi été tués.

Après la guerre, la discrimination contre les Tsiganes ne cessa pas. La République Fédérale d'Allemagne décida que toutes les mesures prises contre eux avant 1943 étaient une politique légitime de l'État et ne nécessitaient pas de réparations.

L'incarcération, la stérilisation et même la déportation étaient considérées comme une politique légitime. Qui plus est, la police criminelle bavaroise reprit les fichiers de recherche de Robert Ritter, y compris son registre des Tsiganes en Allemagne.

Ritter, l'expert racial des nazis pour les questions tsiganes, avait conservé sa notoriété et était retourné à son ancien travail de psychologue pour enfants. Les efforts pour amener le docteur Ritter devant la justice pour sa complicité dans le génocide des Tsiganes cessèrent avec son suicide en 1950.

Le terme tsigane (ou tzigane) est le nom utilisé aujourd'hui pour désigner de manière générale les groupes des Roms, des Manus (ou Sinti) et les Kalé (ou Gitans), populations nomades parties de l'Inde du Nord-ouest aux environs de l'an mille et arrivées en Europe à la fin du Moyen-Âge. Ces populations ont en commun une origine indienne, ainsi qu'une langue, le romani.

À partir du 16<sup>e</sup> siècle, ces populations subirent des années de persécutions. Interdites d'entrée dans les villes, expulsées ou bannies, elles n'ont jamais été les bienvenues.

En France, les Tsiganes ont toujours été stigmatisés. Dès 1895, l'État français décida d'établir un état nominatif des nomades. En 1912, une loi créa le carnet anthropométrique pour les nomades, sur lequel figuraient photos d'identité et empreintes digitales afin de soumettre cette population à un contrôle policier strict. Les « gens du voyage » devaient tous tenir ce titre de circulation à jour – y compris les enfants – et le présenter dans chaque commune, laquelle pouvait leur refuser le stationnement.

La dégradation des valeurs républicaines au cours des années 30 consolida la xénophobie ambiante. Le gouvernement de Vichy s'inscrivit dans ce mouvement.

Ainsi, durant la Seconde Guerre mondiale, les Tsiganes furent persécutés pour des raisons raciales par le régime nazi. Ils subirent l'internement, le travail forcé et beaucoup furent assassinés.

Des dates dramatiques jalonnent le parcours de cette communauté de 1 700 000 âmes en Europe.

Le 6 avril 1940, un décret interdit la circulation des nomades sur l'ensemble du territoire : les nomades doivent se déclarer à la gendarmerie ou au commissariat et sont astreints à résidence dans les communes du département choisies par le préfet.

Le 4 octobre 1940, le régime de Vichy autorise l'internement des « étrangers de race juive » et accède à la demande des autorités allemandes d'interner les Tsiganes.

En mars 1941, des expériences de méthodes de stérilisation de masse sont lancées sur « des femmes tsiganes indignes de reproduire » dans les camps de Ravensbrück et d'Auschwitz.

Le 22 juin 1941, des Tsiganes sont exécutés dans des camions à gaz à Kulmof.

Le 16 décembre 1942, un décret signé Himmler ordonne leur déportation vers le camp d'Auschwitz.

En mars 1943, 1 700 Tsiganes déportés de Bialystok sont gazés à leur arrivée et le 25 mai, 1 000 Tsiganes tchèques subiront le même funeste sort.

En 1944, l'Allemagne nazie réalise des expériences d'inoculation de la tuberculose à Neuengamme, principalement sur des Tsiganes.

Dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août 1944, « La nuit des Gitanes », 4 000 Tsiganes sont gazés et brûlés dans le camp d'Auschwitz.

Au total, entre 500 et 700 000 Tsiganes sont morts, assassinés, le plus souvent gazés, par l'Allemagne hitlérienne. En France, 30 000 ont été internés dans des camps.

C'est le sens de l'article premier de la présente proposition de loi. La France ne peut se soustraire indéfiniment à ses responsabilités. Elle doit, au titre de son propre devoir de mémoire, commémorer cette triste page de l'histoire en hommage aux victimes tsiganes des abominations nazies. C'est l'objet de l'article 2 de la présente proposition de loi.

Nous rappelons qu'aujourd'hui encore les Tsiganes conti-

nent d'être marginalisés, victimes d'exclusion sociale, et font toujours l'objet de discrimination et de racisme dans de nombreux états européens. Et en France, le carnet anthropométrique, devenu carnet de circulation avec la loi n° 69-3 du 3 janvier 1969 est toujours en vigueur. Il impose que toute personne de plus de seize ans n'ayant pas de résidence fixe soit en possession d'un carnet de circulation si elle n'a pas de ressources régulières ou d'un livret de circulation si elle exerce une activité professionnelle. Le premier doit être visé tous les trois mois par un commandant de police, de gendarmerie ou une autorité administrative ; le second tous les ans.

Or, l'obligation de détenir un tel document ainsi que celle de le faire viser régulièrement constitue une discrimination administrative flagrante. Aussi, les auteurs de la proposition de loi pensent-ils que la reconnaissance du génocide tsigane ainsi que la commémoration des victimes de ce génocide contribueraient à faire reculer les discriminations persistantes et favoriseraient l'intégration économique, sociale et politique des Tsiganes.

D'autres pays l'ont compris et ont pris des mesures allant dans ce sens. L'Allemagne a, le 5 avril 1995, élevé une stèle à la mémoire de ces populations victimes de la barbarie hitlérienne.

La Hongrie, pour sa part, commémore chaque année, depuis 2001, le souvenir des Tsiganes victimes de l'holocauste, auxquelles elle consacre un cours d'histoire dispensé à tous les adolescents.

Par conséquent, nous considérons avec solennité que la France, placée au cœur de ce drame de l'histoire mondiale, doit rompre un silence qui n'a que trop duré et œuvrer en conséquence.

#### PROPOSITION DE LOI

##### Article 1<sup>er</sup>

*La France reconnaît publiquement le génocide tsigane perpétré par l'Allemagne nazie pendant la Seconde Guerre mondiale.*

*La présente loi sera exécutée comme loi de l'État.*

Article 2

*La France commémore chaque année, le 5 avril, la mémoire des victimes du génocide tzigane de la Seconde Guerre mondiale.*

Le chancelier allemand Helmut Kohl reconnut formellement la réalité du génocide des Tsiganes en 1982.

Mais à cette date, la plupart des victimes susceptibles de toucher des réparations conformément à la loi allemande étaient déjà mortes.

# *La route de la liberté*



C'est de nuit que Clovis, Hugo, Simonechka et Zohra reprennent la route après que leur sauveur et son fils leur aient donné du ravitaillement au moins pour un jour ou deux. Tranches de lard, oeufs, pain et vin. Ils ne pouvaient faire plus.

La nuit est fraîche et noire au bord du Danube, tout près de Linz, à 30 kilomètres de Mauthausen.

Les oiseaux chantent leur liberté pendant que le vent agite les feuilles des arbres, faisant chaque fois sursauter le quatuor.

Ils savent que s'ils sont repris, c'est la mort assurée.

Zohra leur explique que près de Linz, dans la ville de Leonding, Alois Hitler et Klara Polzl, les parents d'Adolf Hitler ont été enterrés. Adolf Hitler a lui-même fréquenté l'école de Linz (*Fadingergymnasium*).

Ce n'est pas le plus court, mais le mieux, selon Hugo, est de rejoindre la Suisse en évitant les grandes villes. L'Autriche comporte assez de forêts pour, avec un peu de chance, arriver sans trop de problèmes, surtout s'ils suivent la Enns (affluent du Danube) jusqu'au Tyrol.

— En tout cas, moi ils ne me reprendront pas vivante ! déclare Simonechka, que Clovis a rebaptisé plus simplement Simone.

Très vite la nourriture commence à manquer, alors c'est dans les vergers la nuit que les deux hommes font des provisions en fruits, parfois en légumes. La diète, ils commencent à être habitués.

Une nuit, Clovis est surpris par un paysan autrichien, près de Hieflau. Ce dernier lui fait signe de le suivre jusqu'à la maison.

Clovis l'attend devant l'entrée de la ferme, prêt à sortir un pistolet volé aux Allemands lors de son évasion.

Le paysan revient avec un sac contenant deux miches de pain, un lapin, des œufs et un litre de vin.

Dans un mauvais français, il s'explique devant un Clovis saisi.

— Dreckhund (chien de m...) d'Hitler a envoyé fils à moi faire tuer en Russie !

Clovis ne comprend pas tout mais saisit l'ensemble.

— Kautabak ?

Clovis ne comprend pas.

L'homme sort un paquet en toile de jute de sa poche. Clovis comprend que c'est du tabac.

— Ya ya, répond Clovis en empochant le tabac alors que le paysan lui adresse un grand sourire édenté.

Les deux hommes se serrent la main et Clovis s'éloigne vers la forêt rejoindre Hugo qui l'attend à l'orée.

Quelques mètres plus loin, dans des bosquet, ce sont Simone et Zohra qui sont ravies de voir leurs hommes revenir avec des victuailles.

À Radstadt, les choses se passent moins bien, c'est un garde chasse qui surprend Zohra en train de se baigner, il la menace d'un fusil et lui ordonne de venir sur la berge. Là, il lui ordonne de se mettre nue. Il n'a pas vu que Hugo et Clovis étaient à deux mètres de lui. Hugo tel un Sioux s'approche de lui et l'égorge.

La quinzième nuit, ils arrivent à Landeck, puis à Saint Anton. Il n'y a plus qu'à passer le col de l'Alberg.

Ils prévoient de passer la nuit dans la forêt et d'entreprendre la montée du col au matin, mais un vieux guide de montagne le leur déconseille.

Sans équipement, ils n'y survivront pas, dans le froid et dans deux mètres de neige ; 30 kilomètres dans la neige, en fran-

chissant la crête du Widderstein, à 2 550 mètres et le col de Zürs, à peine moins haut.

Le quatuor doit alors faire un détour et passer par Valuga, Zürs, Lech, Feldkirch et Altstätten avant de passer la frontière suisse, sans trop de difficultés.

C'est au bout d'une dizaine de jours qu'ils arrivent à Saint Gall, entre le lac de Constance et le pays d'Appenzell, après avoir couru 1 000 périls. Une patrouille qui passe non loin d'eux, un chien qui donne l'alarme, des passants qui leur trouvent une allure patibulaire.

Ils sont crottés, affamés, sales, mais vivants.

C'est au couvent de Saint Gall qu'ils trouvent de quoi se laver, se changer et se restaurer avant de reprendre la route trois jours plus tard.

La route les conduit vers Winterthur, à environ 25 kilomètres à l'est de Zurich qu'ils parcourent à pied, par prudence encore, malgré qu'ils soient en Suisse, mais déjà, l'air est devenu bien plus respirable. Mais ils décident malgré tout de ne plus s'attarder.

C'est Basen, puis Basel qui reçoivent leur visite.

Enfin la frontière française est là, devant leurs yeux ébahis.

Ils regardent cette ligne invisible avec des yeux qui brillent, comme s'ils regardaient la huitième merveille du monde.

Mauthausen est loin, très loin maintenant.

Clovis regarde le visage de Simone, découvre presque à quel point il est maigre et marqué par ces trois mois sur les routes, dans les bois, les champs, les montagnes.

Le sien, comme celui des autres n'est pas plus brillant. Les forces commencent à se faire rare, le souffle court. Il est vrai qu'ils ont très peu dormi depuis leur départ de Mauthausen, et malgré qu'ils se soient relayés pour monter la garde.

Ils ont eu de la chance. Reste à espérer qu'elle ne tournera pas maintenant.

La frontière à peine passée, Clovis et Simone s'embrassent à pleine bouche, comme le font Hugo et Zohra. Ils dansent, chantent. Les deux hommes se donnent de grandes tapes dans le dos. Puis, longtemps, très longtemps, ils restent silencieux à regarder l'horizon.

Méditatifs, comment oublier cet enfer auquel ils viennent d'échapper ?

Comment oublier ce miracle d'être toujours vivants ? Vivants et libres. Comment oublier toutes ces horreurs qu'ils ont vues ?

La joie n'est même plus présente au souvenir des camarades torturés, mis à mort de façon si inhumaine.

Nous sommes le 15 mai 1945, ça fait trois mois que les deux couples crapahutent à travers l'Autriche, la Suisse, pour ne pas être repris et réaliser leur rêve à tous les quatre, voir la Tour Eiffel.

Clovis a dix-neuf ans, Hugo dix-huit, Zohra dix-sept, Simone vingt-deux. Mais à tous on leur en donnerait bien plus.

*Je me demande combien s'en sont sortis*, se demande Zohra tout haut.

Elle ignore encore qu'à peine une dizaine, sur plus de 500 ont réussi l'évasion. Tous les autres sont morts.

Enfin, le surlendemain ils sont à Sochaux, ville dont une partie a été tristement détruite par les bombardements.

Ville qui leur paraît étrange vu que la plupart des habitants semblent vivre sans aucune crainte, sans qu'ils n'aperçoivent le moindre SS. Et pour cause.

Ils sont vite repérés par un ancien résistant.

Ces regards froids, maigres, ça ne le trompe pas.

Ces yeux vifs scrutant partout, le moindre mouvement, évitant la foule, préférant la pénombre, André Malerchaux ne peut pas s'y tromper, ceux-là viennent d'un camp.

En effet, le 27 janvier 1945 le camp d'Auschwitz a été libéré, alors que le 11 avril 1945 c'était celui de Buchenwald et le 29 avril 1945 celui de Dachau.

Il faut dire qu'André Malerchaux a l'habitude des hommes, il est psychiatre. Il les accoste, les prend en charge.

Par lui ils apprennent que Paris a été libéré depuis presque un an.

Les quatre amis ont l'impression d'arriver d'une autre planète. Ils sont stupéfaits d'apprendre où en est la guerre ici. Ils se demandent malgré tout si cet homme ne se fout pas d'eux, mais de toute évidence, il dit bien la vérité, les journaux sont là pour l'attester.

Ils sont tout aussi étonnés d'apprendre qu'ils n'ont pas besoin de faux papiers pour se rendre en train jusqu'à Paris. Le plus stupéfiant pour eux est d'apprendre que le 30 avril 1945, Hitler s'est suicidé dans son bunker de Berlin.

Mais la joie éclate quand ils apprennent que le camp de Mauthausen, le dernier camp à être libéré par les forces américaines, a eu lieu deux jours plus tôt, le 5 mai 1945, juste au moment où Clovis, Hugo, Simone et Zohra franchissaient la frontière pour entrer en France.

À la croix-Rouge, où il les a conduits, on leur confirme tout ce qu'André Malerchaux leur a dit jusque là, on leur apprend en plus que ce même jour, le 7 mai 1945, à 2 h 41, la reddition de l'armée allemande vient d'être signée à Reims dans une salle du Collège technique et moderne abritant le *Suprême Headquarters Allied Expeditionary Force* par le maréchal allemand Alfred Jodl.

Ce jour-là, correspond à la fin des combats en Europe de l'ouest.



*Paris libéré*



1945, la France est entièrement libérée, certes, mais la libération se trouve face à des défis non négligeables : les lendemains de la guerre sont des lendemains qui déchantent.

En effet, la France est tout d'abord une nation affaiblie par la guerre. Les conséquences du conflit sur la population française sont importantes : 600 000 personnes ont été tuées, victimes des combats, des bombardements ou de la barbarie nazie. En outre, les Français sortent affaiblis de plusieurs années de privations. La situation est d'autant plus grave que la libération ne met pas fin aux pénuries. Le ravitaillement est une obsession pour la population et un impératif pour le gouvernement.

La reconstruction de la France est un préalable au redressement national. Le pays est disloqué, et la vie quotidienne demeure très difficile. Les Parisiens font la queue devant les magasins d'alimentation, avant le rétablissement, le 1<sup>er</sup> janvier 1946, de la carte de pain.

Ensuite, il faut procéder à une restauration de l'autorité de l'État. La France de la libération n'a pas de régime politique établi. Enfin, les Français se trouvent dans un véritable désarroi. La société française sort traumatisée des épreuves de la guerre.

C'est à Paris que Clovis, Hugo, Simone et Zohra apprendront, du 23 juillet au 14 août 1945, le procès de Pétain.

En août 1945, ils seront parmi les parisiens qui se baignent dans la Seine sous le Pont d'Iéna.

Le 21 octobre 1945, De Gaulle établit une assemblée constituante, chargée de réformer les institutions.

Du 20 novembre 1945 au 1<sup>er</sup> octobre 1946, ils suivront de très près le procès de Nuremberg, assisteront le 29 novembre, lors du procès, à un film projeté et témoignant des atrocités des camps nazis dans la salle d'audience. Ce film sera employé comme pièce à charge et, pour cette raison, fera l'objet de nombreux certificats d'authenticité.

Parmi les signataires attestant de la vérité des images, George Stevens, alors lieutenant colonel, sous la responsabilité duquel le document a été tourné, ainsi que Clovis, Hugo, Simone, Zohra et bien d'autres, dont un certain John Ford.

La Tour Eiffel, ils la voient enfin le 6 juin 1945, du parvis du Trocadéro d'abord, puis au pied, avant de monter au dernier étage afin de contempler Paris.

Clovis apprend également que son père, Marcel, a été arrêté et déporté, ainsi que sa mère. Il ne les reverra jamais, pas plus que la famille d'Hugo ou de Zohra, Tsiganes déportés à Birkenau d'où ils ne reviendront jamais.

La maison de Chaulnes, maison de son enfance a été détruite par un bombardement. Il ne leur reste plus rien d'autre que des souvenirs dans la petite ville picarde. Des souvenirs qui n'effacent nullement ceux de Mauthausen. Ceux-là, jamais ils ne pourront les oublier, oublier tout ce qu'ils y ont vu, toute la cruauté barbare dont les hommes peuvent être capable.

Aussi décident-ils de rester à Paris.

De toutes les créatures vivantes, l'homme n'est-il pas le pire de tous les prédateurs ? Les quatre amis en ont maintenant la certitude.

Janvier 1946, les deux couples, grâce à un réseau de relations, parviennent à acheter un vieil entrepôt désaffecté dans le quartier des halles, à Paris.

Ils le transforment en lieu de vie, en faisant de nombreux travaux. Ils jouissent même d'un petit bout de jardin à l'arrière.

Mai 1946, ils n'ont plus un sou, mais ils sont propriétaires de leur logement.

*Que vont-ils devenir maintenant ? se demande Simone, que vont-ils faire, comment vont-ils vivre ?*

— Ne t'en fais pas, la rassure Clovis, la lumière rejaillira après ce que nous avons connu à Mauthausen, tu vois, les nuages commencent à se dissiper.

Et les quatre amis s'éloignent sur la rue de Rivoli, bras dessus, bras dessous, prêts à dévorer la vie, la vie qui commence réellement maintenant pour eux.

Oui ! la lumière rejaillira après Mauthausen.



## BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Dalia Ofer, Lenore J. Weitzman (eds), *Women in the Holocaust*, New Haven (Conn.), London, Yale University Press, 1998.

Fondation pour la mémoire de la déportation, *Le livre-mémorial des déportés de France par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution, 1940-1945*, Paris, Tirésias, 2004.

Serge Klarsfeld

*Le calendrier de la persécution des Juifs en France*, Paris, FFDJF et The Beate Klarsfeld Foundation, 1993.

*Mères et survivantes*, intervention le 11 juillet 2005 à l'université d'été d'Ares à Marseille, 5 pages, Bulletin de liaison de l'association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France, n° 90, nov. 2005.

Christian Bachelier, *Brève nomenclature des camps*, dans François Bédarida et Laurent Gervereau (dir.), *La déportation. Le système concentrationnaire nazi*, Paris, BDIC, 1995.

Joseph Billig

*L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, Paris, PUF, 1967.

*Les camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Paris, PUF, 1973.

Olga Wormser-Migot, *Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)*, Paris, PUF, 1968.

Bernhard Strebel, *Ravensbrück, un complexe concentrationnaire*, Paris, Fayard, 2005.

Aussi la série d'ouvrages *Der Ort des Terrors*, dirigés par Barbara Distel et Wolfgang Benz, parus à Munich chez Beck.

Claus Füllberg-Stolberg, Martina Jung, Renate Riebe, Martina Scheitenberger, *Frauen in Konzentrationslagern. Bergen-Belsen, Ravensbrück*, Brême, Temmen, 1994.

*Frauen-KZ Ravensbrück*, introduit par G. Zörner, [Herausgegeben vom Komitee der Antifaschistischen Widerstandskämpfer in der Deutschen Demokratischen Republik], Berlin, DVW, 1971.

Bernard Aldebert: *Chemin de croix en 50 stations*. Librairie Arthème Fayard.

Liliane Kandell, *Quel chagrin, quelle pitié!*, Les Temps modernes, n° 587, avril-mai 1996.

*Besondere Lagerordnung für das Gefangenen-Barackenlager, Konzentrationslager Esterwegen*, 1er août 1934, (reproduit dans Erich Kosthorst/ Bernd Walter, *Konzentrations- und Strafgefangenenlager im Emsland 1933-1945*, Droste Verlag, Süsseldorf, 1985, p. 85-89) et traduit dans Paris-Match, 11 janvier 1940.

- Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1973.
- Anne Applebaum, *Goulag, une histoire*, traduit de l'anglais, Paris, Gallimard, 2005, chapitre 15 : *Femmes et enfants*.
- United Nations, Department of Economic and Social Affairs, *Too Young to Die : Genes or Gender ?* New York, 1998.
- Jean-Pierre Renard, *La surmortalité masculine dans le monde : à la recherche d'échelles et de problématiques*, Espaces, Populations, Sociétés, Lille, 1990.
- Robert Antelme, *L'espèce humaine*, première édition en 1949.
- Gordon J Horwitz, *Mauthausen, ville d'Autriche*, Le Seuil 1992.
- Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier*, Paris, Editions de minuit, 1965, p. 294.
- Geneviève de Gaulle, *La condition des enfants au camp de Ravensbrück*, Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, n° 45, janvier 1962, p. 71-84 ; Amicale de Ravensbrück et Association des déportées et internées de la Résistance, Les Françaises à Ravensbrück, Paris, Gallimard, 1965. 202-211.
- Margarete Buber-Neumann, *Déportée en Sibérie*, suivi de *Déportée à Ravensbrück*, Paris, Seuil, 1988.
- Claudia Koonz, *Les mères-patries du Troisième Reich*, Paris, Lieu commun, 1989.
- Saint Macary, Pierre. *Mauthausen : percer l'oubli*. Editions L'Harmattan, 2004.
- Paul Tillard, *Le pain des temps maudits Série Les Sentiers de la liberté*, Edition Université Pierre Mendès France, Grenoble 2 / L'Harmattan, 2007.
- Michel Fabreguet, *Mauthausen camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, éditions Honoré Champion, 1999.
- Paul Le Caer et Bob Sheppard  
*Album mémorial de Mauthausen*, éditions Heimdal, 2000.  
*Mauthausen : l'album mémorial*, Heimdal, 2000.  
*Mémoire vivante*, n° 37, avril 2003, Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 2003.
- Etienne Le Caer, Paul Le Caer, K.L. *Mauthausen : les cicatrices de la mémoire*, Heimdal, 1996.
- Germaine Tillion, *Ravensbruck*, éditions Seuil, 1998.
- Gordon J. Horwitz, *Mauthausen, ville d'Autriche, 1938-1945*, éditions Le Seuil, 1992.
- Jean Cayrol,  
*Nuit et Brouillard*, Seghers 1945, réed. Fayard, 1997.  
*Alerte aux ombres : 1944-1945*, Seuil, 1997.
- Pierre Daix, *La forteresse vide*, ESF, 1954.
- Mariano Constante, Manuel Razola, *Le triangle bleu*, Gallimard, 1963.
- Manuel Razola, *Triangle bleu : les républicains espagnols à Mauthausen 1940-1945*, Félin, 2002.

Jean Laffitte,

*Ceux qui vivent*, EFS, 1947.

*La pendaison*, Julliard, 1983.

Gilbert Debrise, *Cimetière sans tombeaux*, Bibliothèque française, 1946.

André Ulmann, *Poèmes du camp*, Julliard, 1969.

François Wetterwald, *Des morts inutiles*, Édition de minuit, 1946, 1991.

Evelyne Le Chêne : *Mauthausen ou la comptabilité de l'horreur*, Paris, Belfond 1974.

AMICALE NATIONALE DES DEPORTES ET FAMILLES DE DISPARUS DE MAUTHAUSEN, Archives iconographiques du camp de concentration de Mauthausen, [Cassette vidéo], JB Production.

Daniel Bovy, *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah, De Aktion à Zyklon B*, éd. Luc Pire, Les Territoires de la Mémoire, 2005.

Paul Brusson ; Pierre Gilles, *De mémoire vive*, CEFAL, 2003.

Joseph Villez (ED), Paul Brusson, *Aux portes de la vérité : Paul Brusson raconte...*, CEFAL, 2001.

Pierre Serge Choumoff, *Les Assassinats nationaux-socialistes par gaz en territoire autrichien :1940-1945*, Bundesministerium für Inneres, 2000.

Joseph Drexel, *Voyage à Mauthausen : le cercle de la résistance de Nuremberg*, France-Empire,1981.

Peter Elster, *Retour jugé indésirable : camp de concentration de Mauthausen*, [Cassette vidéo], Bundesministerium für Inneres, 1986.

FMSS ; MJT ; UNMS ; espace enfance et jeunesse ; He Léon-Eli Toclet ; Territoire de la mémoire, Passeurs de mémoire : catalogue de l'exposition 2004.

Florian Freund, *Concentration camp Ebensee : subcamp of Mauthausen*, Dokumentation-sarchiv des ö. widerstands, 1998.

Arthur Haulot, *Mauthausen Dachau, Le Cri*, 1985.

Georges Moustaki ; Siegfried Meir, *Fils du brouillard*, Fallois, 2000.

MUSEE DE MAUTHAUSEN, Monument public et musée Mauthausen : catalogue du musée,Osterreichische Lagergemeinschaft Mauthausen.

ÖSTERREICHISCHELAGERGEMEINSCHAFT MAUTHAUSEN, *Mauthausen : 8 août 1938-5 mai 1945*, 1996.

ÖSTERREICHISCHELAGERGEMEINSCHAFT MAUTHAUSEN, *Visite guidée du camp*, [Cassette audio].



## TABLE DES MATIÈRES

L'arrestation.....	9
Maison d'arrêt de Péronne.....	15
Compiègne – Buchenwald, le voyage.....	35
Buchenwald.....	41
Le transfert à Mauthausen.....	53
Simonechka.....	57
Les femmes.....	63
Mauthausen.....	73
La vie au camp de Mauthausen.....	85
Le Revier.....	91
Rabota.....	103
Les marches de Mauthausen.....	109
La carrière.....	117
Gusen I.....	127
Gusen II.....	135
L'évasion du block 20.....	145
Zohra la Tsigane.....	151
La route de la liberté.....	163
Paris libéré.....	171
Bibliographie et sources.....	175



Claude COTARD - Belgique

